

Le magazine de l'amitié entre les peuples

Différences

LES GENS DES DOM

L'ÉTÉ INDIEN À PARIS

100 RUE MILLE 85 - N° 46-47 - 15 F - 14 DINARS - 10 DIRHAMS
ISSN 0247-9095
PARIS - TEL. M 1430 - 45-47

AN 2000
 ACCOUCHEMENT
 AMOUR
 ANIMAUX
 ASTROLOGIE
 BAL
 BANLIEUES
 BCBG
 CANCER
 CHIENS
 CHOMEURS
 COUPLE
 CUISINE
 CULTURE
 DEPRIME
 DROGUES
 ECOLE
 ENERGIE
 FEMMES
 FETES
 FROMAGE
 GUERRE
 HOPITAL
 IMMIGRES
 INFORMATIQUE
 JEUX
 JUSTICE
 LOTERIE

MEDICAMENTS
 MILITAIRES
 MUSIQUE
 PAUVRETE
 PRISONS
 PUBLICITE
 RADIOS
 REGIONS
 RELIGIONS
 SANTE
 SEXUALITE
 SPORT
 TELEVISION
 VACANCES
 VIOLENCE
 ETC...



L'ETAT DE LA FRANCE

**FRANCAIS,
 si vous sáviez!...**

ET DE SES HABITANTS

illustré par

Calou

- Par 140 auteurs, un ensemble d'informations exceptionnel sur l'état de la France et de ses habitants dans les années quatre-vingt : de la vie quotidienne (famille, enfance, santé, sexualité, loisirs, travail, culture, etc.) aux grandes formes d'organisation de la société (fonctionnement des appareils d'État, vie politique et sociale, médias et communications, rôle des idéologies, etc.).
- Une « radioscopie » du territoire français qui fournit les informations essentielles sur l'espace régional et les caractéristiques socio-économiques des vingt-deux régions administratives.
- Un dossier statistique complet, commode et clair, qui présente en images, chiffres et brefs commentaires l'état de l'économie française.
- En 195 articles accessibles à tous, une approche impertinente et pluridisciplinaire de la société française, dans toute sa diversité.
- 80 cartes originales, plus de 500 bonnes adresses pour en savoir plus.
- Un ouvrage qui interroge, prend du recul, présente les faits, et suggère – sans imposer – idées et analyses : tout pour se forger une opinion.

**640 pages,
 format de poche, relié,
 125 F seulement.**

EN VENTE EN LIBRAIRIE

Vous en saurez davantage en recevant gratuitement notre catalogue "à la découverte"

Nom _____

Adresse _____



Editions La Découverte

1, place Paul-Painlevé, Paris V^e - Tél. : 633.41.16



Différences

Magazine créé par le MRAP
 (Mouvement contre le
 racisme et pour l'amitié
 entre les peuples), édité par
 la Société des éditions
 Différences.

89, rue Oberkampf
 75011 PARIS
 Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA
 PUBLICATION
Albert Lévy

RÉDACTION
 Rédacteur en chef
Jean-Michel Ollé

Secrétariat de rédaction/maquettes :
Véronique Mortaigne

Service photos :
Abdelhak Senna

Culture :
Daniel Chaput

Relations extérieures :
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION
Khaled Debbah

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :
 Dolorès ALOIA, DURAND-DUPONT, Isabelle REMIGNON, George PAU-LANGEVIN, Jean MONTARLOT, Patrick COUPECHOUX, Anne PITOISET, Jean-Jacques PIKON, Catherine MINOT, Stéphane JAKIN, Catherine HELBERT, Claude JALLET, Julien BOAZ, Jean-Pierre GARCIA, Robert PAC, Yves THORAVALE, Alain RAUCHVARGER, Albert JACQUARD, Odile HOMBERT, Mariette HUBERT, Claire RAILLARD, Joëlle TAVANO.
 Nous remercions l'ANT et le secrétariat d'Etat aux Dom-Tom pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la réalisation de ce numéro.

ABONNEMENTS

1 an : 160 F ;

1 an à l'étranger : 190 F ;

6 mois : 90 F.

Etudiants et chômeurs, 1 an : 140 F,

6 mois : 80 F (joindre une photocopie

de la carte d'étudiant ou

de la carte de pointage).

Soutien : 200 F ;

Abonnement d'honneur : 1 000 F.

Vente à l'étranger :

Algérie 14 dinars, Belgique : 140 FB,

Canada 3 dollars, Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ

AU JOURNAL

Photocomposition - photogravure

impression : PCP, 17, place de Villiers,

93100 Montreuil. Tél. : 287.31.00

Commission paritaire n° 63634,

ISSN 0247-9095.

Dépôt légal : 1985-6-7

PHOTO COUVERTURE :

Abdelhak Senna

SOMMAIRE

JUIN-JUILLET

Comme chaque année, Différences prend ses quartiers d'été : vous avez entre les mains le numéro de juin-juillet. Il n'y aura pas de numéro d'août. Rendez-vous début septembre, et bonnes vacances.

POINT CHAUD _____ 6

Les nostalgiques du temps béni des colonies.

Ouverture de ce numéro spécial Dom avec l'essence de la pensée de l'extrême-droite sur ce sujet. **DURAND-DUPONT**

ACTUEL _____ 10

L'été indien à Paris.

C'est le début de l'Année de l'Inde. **Isabelle REMIGNON**

PRÉJUGÉ _____ 13

Tous postiers, toutes filles de salle ?

C'est du moins comme ça qu'on voit les ressortissants des Dom en métropole. La présidente du MRAP répond. **George PAU-LANGEVIN**

GROS PLAN _____ 14

La chaîne.

Pas celle des esclaves, celle de Renault. Mais parfois, la différence est minime. **Patrick COUPECHOUX**

DOSSIER _____ 18

Les gens des Dom.

Beaucoup vivent ici. Certains voudraient rentrer. D'autres rêvent d'indépendance. Un voyage chez les Domiens.

Catherine MINOT, Anne PITOISET, Véronique MORTAIGNE

CULTURES _____ 26

Les trois énigmes de Turandot.

L'« opéra chinois » de Puccini est à Paris. **Claude JALLET**

Faites chauffer la colle.

L'artiste antillais, une identité éclatée. **Daniel CHAPUT**

RÉFLEXION _____ 34

La femme est l'avenir des Dom.

Bafouée, opprimée, la femme antillaise se cherche, et se trouve. **Mariette HUBERT**

HISTOIRE _____ 36

Liberté, égalité, canne à sucre.

L'année Hugo version Différences : déjà sous Bug-Jargal perçait Tous-saint Louverture. **Catherine HELBERT**

HUMEUR _____ 41

La Bleu.

Les premières planches d'un conte antillais. A suivre... **Odile HOMBERT**

Et toujours : pour mémoire, l'agenda de l'été, le débat, les petites annonces.

Le n° 38
vient de paraître :

- la revue de la presse
- la revue des revues
- la revue des livres

— les **chroniques culturelles** :
musique, littérature, cinéma, radio-télé (avec Bedos et Macias au "Jeu de la vérité"), timbres, un portrait du poète marocain Abdellatif Laabi

— deux **études** :

- Loi foncière d'août 1983 : la vraie révolution agraire ? (François Burgat)
- Maghrébin "tête de Maure" en Corse (Ezzedine Mestiri)

— une **note de lecture** : "L'indépendance confisquée", de Ferhat Abbas : un regard critique et conservateur (Abdelkader Djeghloul)

9 numéros par an (dont un double)
Abonnement un an : 240 F pour 1984-85
Envoi de ce numéro
sur demande à adresser
avec un chèque de 27 F, à :

Grand-Maghreb, C.I.G.M.A.
I.E.P., B.P. 45
38402 ST-MARTIN-D'HÈRES

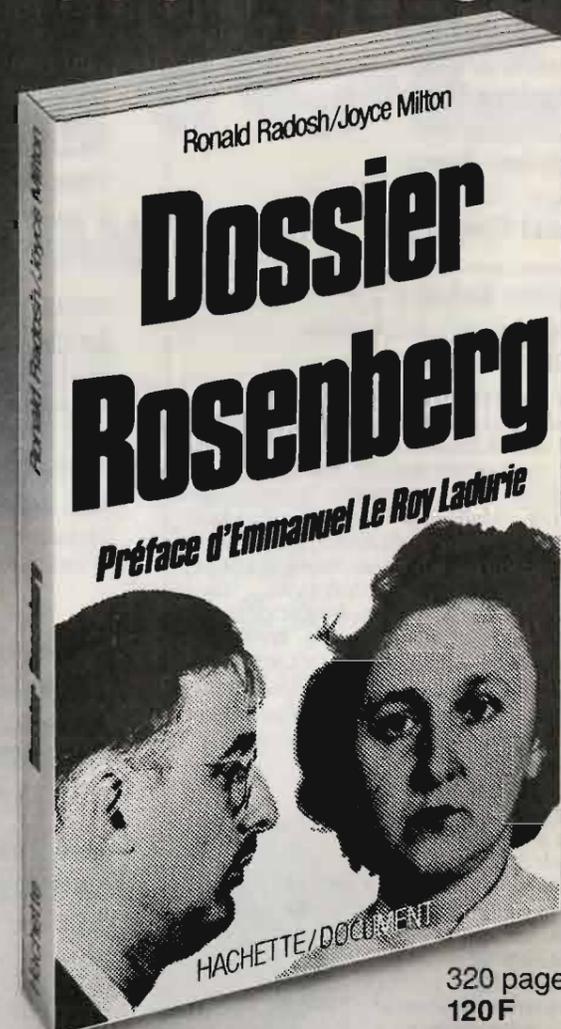


LE RAPPROCHEMENT DES PEUPLES ET DES CIVILISATIONS? COMMENT?...

Des gens simples et dévoués sauront vous aider et vous guider vers vos aspirations.

L'Agence de voyages « Détente et Culture » -
60, rue Oberkampf - 75011 Paris - Tél. :
357.00.55 - est prête à vous accueillir de 9 h
30 à 19 h 30 (sans interruption) (C. lic. n°
A1839).

LES ROSENBERG ÉTAIENT-ILS COUPABLES?



Pour la première fois, — grâce à l'accès aux archives secrètes du F.B.I. — la véritable histoire d'Éthel et Julien Rosenberg.
La mise à jour d'une gigantesque mystification.

HACHETTE

CHERS LECTEURS

CÂLINS

■ Tu as vu la pub de l'Office de tourisme : « Si t'es câlin, t'es Antilles » ? C'est juste ça, mon vieux. La douceur des îles, la nonchalance toute tropicale des indigènes, la danse et l'amour dans le sang, tout ça. Ils en ont de la chance, les Antillais. C'est pas nous, avec les lourdes responsabilités d'un pays développé, qui serions aussi heureux.

Parce qu'aux Antilles, mon vieux, il n'y a pas de chômage, pas d'inégalités, pas de conflits. Le Noir sait bien que si on l'a fait venir, il y a quelques siècles, c'est pour bâtir le paradis sur terre. Et tout le monde vit heureux, à se baigner dans les eaux limpides des lagons, à cueillir du bout des doigts les fruits qui font ployer les branches, à s'accoupler dans la tiédeur du soir.

Aux Antilles, et dans ces quelques îles qui, Dieu merci, nous restent du bon vieux temps, c'est l'amour, mon vieux. Et la musique ! Ah, la musique, il y a derrière elle toute l'Afrique mystérieuse. Et leurs femmes, tu as vu leurs femmes ? Faites pour l'amour mon vieux.

D'ailleurs, regarde-les, tous ceux qui ont voulu, à tous prix, venir chez nous. Tu sens pas la chaleur de leur sang dans leur façon de distribuer le courrier, de faire la queue à l'ANPE ? Tu vois pas dans leurs grands yeux d'enfants comme un regret du paradis perdu ?

Tu vois, s'il n'y avait pas tous ces gens qui s'agitent, c'est là-bas que j'irais vivre. Seulement, maintenant, c'est comme partout, tu leur donnes ça, ça réclame ça.

Tu vois, peut-être que j'exagère, mais les îles, ça sera de nouveau bien quand ils seront tous installés en France. □

Différences



-Rétromania-

LES NOSTALGIQUES DU TEMPS BENI DES COLONIES



Les Dom-Tom sont un enjeu dont l'importance n'échappe pas à l'extrême-droite, qui en a fait un de ses chevaux de bataille en métropole, et s'agite sur place.

L'extrême-droite et les Dom-Tom ? Des rapports qui pourraient se résumer en une phrase : défendre mordicus l'Empire français. Bien sûr, les termes ne sont pas toujours aussi connotés. Pourtant tout y est : que ce soit la défense de l'Occident face au marxisme, ou bien l'apport bienfaisant de la société occidentale aux sociétés tribales, ou même les réactions face aux aspirations des peuples, et enfin la répression comme seul moyen de régler les problèmes. Tout l'attirail du parfait petit colonialiste. Il suffit d'examiner la période récente pour comprendre que de nombreux groupes d'extrême-droite mènent dans les Dom-Tom un travail de fourmi. Les informations précises manquent pourtant, sauf attentat ou situation explosive comme en Nouvelle-Calédonie. Mais de Nouméa à Pointe-à-Pitre,

les enjeux sont les mêmes, et l'extrapolation facile. Premier argument développé par ces nostalgiques, la défense des territoires et l'importance stratégique des possessions françaises face à l'URSS et au danger marxiste. Seuls remparts contre l'affaiblissement de la France, « certains ont conservé des bribes d'orgueil d'un autre âge, et ne voient pas sans quelque mortification s'en aller les uns après les autres les lambeaux de ce qui fut leur empire ». C'est beau comme du Hugo, et c'est dans **Lectures françaises** (février 1985). C'est que « nous avons affaire à des hommes sans scrupules et des plus pressés de larguer ce territoire qui représente pourtant la chance de la France dans le Pacifique ». (**Aspects de la France**, 31 janvier 1985.) Car « il s'agit non seulement de

l'avenir de nos compatriotes des antipodes », soucieux, « mais aussi de la place de la France dans le monde de demain et de l'existence même de la nation française ». « Où s'arrêtera la décolonisation ? » s'inquiète le même journal le 14 février 1985. Petit écho d'outre-Atlantique : « Les Guyanais savent bien que la poignée d'indépendantistes ne sont en fait que les valets de leurs maîtres soviétiques. » (Déclaration du Front national en Guyane, mars 1985.) Ingratitude de ces hommes face aux bienfaits que leur apporte la société occidentale avancée : « La souveraineté de la France en Nouvelle-Calédonie repose sur des bases plus solides que la volonté majoritaire de ses habitants. Elle a pour fondement les bienfaits que notre pays a apportés depuis cent trente-deux ans, et les perspectives

de développement et d'épanouissement de sa population. » (**Aspects de la France**, 28 janvier 1985.) D'ailleurs un groupe de gendarmes inobéissants en instance de rapatriement écrit au même journal pour témoigner : « En Nouvelle-Calédonie, nous n'avons jamais remarqué de fait colonial, ni repéré d'Européens traumatisant ou exploitant des Canaques. En revanche, nous avons beaucoup vu de vandales, ivrognes et fainéants enracinés dans les tribus. » (21 mars 1985.) Heureusement qu'ils vont être rapatriés ! Parfois, on ne décrit pas, on explique savamment : « En Nouvelle-Calédonie, il s'agit d'un conflit de civilisations sur un même territoire. L'une qui à 75 % vit encore en tribu, l'autre qui à 90 % vit en agglomération. Les Mélanésiens revendiquent la totale propriété de la terre au nom

du premier occupant. Les Calédoniens de toutes les autres ethnies revendiquent la légitimité morale de vivre dans ce pays pour le mettre en valeur. Il y a deux mentalités différentes : pour l'une, la terre est un bien culturel et religieux, et son exploitation n'est pas nécessaire ; pour l'autre, la terre est un bien économique dont l'exploitation permet de satisfaire les besoins des populations. » Mais alors, qui a raison ? Voyez un peu plus loin : « L'évolution des femmes mélanésiennes qui refusent d'être les éternelles exploitées d'une société primitive impose que l'on aide ces hommes et ces femmes à s'intégrer plus facilement dans la modernité du XXI^e siècle. » C'est l'« Association Fraternité calédonienne » qui le dit. Le mépris n'est pas neuf. Nous avons retrouvé une bande dessinée parue dans une publication de **Guadeloupe 2000** de 1978. Titre : « Les grèves générales et les tribulations d'un touriste en Guadeloupe. » Légende : « Je comprends pourquoi les Antillais logent dans des cases. Le bâtiment est toujours en grève ! » De racisme, bien sûr, il n'est pas question.

Français, Pisani ?

Les racistes, ce sont... les indépendantistes, toujours crédités du désir de rejeter les Blancs à la mer. « Ils s'efforcent de répandre dans le public une mentalité sectaire et raciste. Pourtant, dans leur majorité, ce sont des privilégiés, ils doivent tout à la France. La mode du créole est pour eux un moyen d'empêcher les enfants des autres d'entrer dans la grande culture... Ils sont racistes comme Hitler était un raciste blanc. Pourtant, de très nombreux Antillais occupent des postes de responsabilité dans l'administration ou ailleurs, on les juge sur leurs capacités et non sur la couleur de leur peau. » (**Guadeloupe 2000**, 1981.) D'un trait de plume, on gomme la domination d'un pays sur l'autre, le droit d'un peuple à choisir son destin, et



A gauche : Affrontements à Montravail. Bilan un mort. En haut : Roger Laroque.

on oublie au passage l'exploitation d'une majorité « noire » par une minorité « blanche ». Qu'un peuple veuille remettre les pendules à l'heure et s'en prendre aux privilèges de cette minorité, le voilà raciste. C'est simple comme bonjour.

Ces racistes ont, bien sûr, des alliés objectifs, les juifs. « Pisani est-il français ? » se demande **Lectures françaises** (février 1985). « Il est né à Malte en 1918, donc de nationalité britannique, d'une famille israélite aisée qui s'installa ensuite en Tunisie. Il décida de poursuivre ses études supérieures en France en 1940, mais les événements de l'époque l'obligèrent à repartir en Tunisie, ne tenant pas à exposer sa vie pour la défense d'une patrie à laquelle il n'appartenait pas. Voici donc quel est le personnage à qui l'on a confié le rôle de décider ce qu'il adviendra d'un territoire français, lui qui n'a pas une seule goutte de sang français dans les veines... Il se moque des intérêts français, s'il est là, c'est essentiellement pour mettre en place les bases de l'indépendance en Nouvelle-Calédonie, en faire un nouveau Cuba. » Juif, communiste, pas français ?

Pisani est aussi, tour à tour, le « Maltais apatride », au « regard chassieux de jeune bâtard », dans **Militant** ou **Aspects de la France**.

Non, la seule solution, c'est le maintien de l'ordre. Jean Fontaine, député de la Réunion rallié au FN, a déposé des propositions de loi : « Toute propagande séparatiste pouvant porter atteinte à

l'intégrité du territoire national est interdite et punie par la loi. » « Disons le tout net, dit **Militant**, si la Nouvelle-Calédonie devait faire sécession, ce serait à un pouvoir blanc d'assumer l'indépendance... et de participer à la défense du monde occidental contre la subversion marxiste. » (février 1985.)

Insurrection justifiée

En Guadeloupe, pareil : « Notre département subit une offensive grave et sans précédent d'agents subversifs manipulés de l'extérieur » avertit **Guadeloupe 2000** dans une lettre à François Mitterrand. Des agents dangereux, comme ce Tjibaou : « Il prétend s'imposer par la violence à la tête d'une bande armée déjà coupable de meurtres, de viols et de pillages. Du temps de Clemenceau, six balles auraient suffi pour ce demi-prêtre. » C'est Dominique Jamet qui le dit dans le **Quotidien de Paris**, 24 janvier 1985.

Que faire, disait Lénine. Se battre, répond l'extrême-droite. « Devant une telle forfaiture, l'insurrection serait cent fois justifiée. » (**Aspects de la France**, 28 janvier 1985.) « Nous sommes trahis et livrés aux sauvages. Aux armes citoyens, l'heure est à la contre-attaque armée », dit un tract signé « Légitime défense-comité de crise » à Nouméa en février.

Paroles seulement ? Un des auteurs du sabotage de la mine de Thio appartiendrait à l'extrême-droite. Quatre Français de Nouvelle-

Calédonie sont arrêtés en mars en Australie après la découverte d'une tonne de fusils et de munitions prêts à être envoyés à Nouméa afin de lutter contre les indépendantistes. Les quatre hommes appartiendraient aux milieux d'extrême-droite. Le « comité de crise » a mis en place un dispositif de surveillance. Le comité serait composé d'anciens paras, de policiers en retraite et d'instructeurs de clubs de tir. Quant au Front calédonien, variante locale du FN, il entretient des rapports avec les cercles militaires et certains policiers, très actifs dans les émeutes de février. Quatre de ses membres ont été interdits de séjour.

Le FN, lui, cherche à se structurer dans tous les Dom-Tom, grâce à l'aide de Jean Fontaine. Le député de la Réunion a créé en octobre 1980 le « Comité pour la défense de la France d'outre-mer ». En sont membres Charles Payet, adjoint au maire de Saint-Joseph à la Réunion, Michel de Saint-Pierre et le colonel J. Gérardin, ex-responsable du RPR.

D'autres associations gravitent dans la même mouvance, comme l'« Association pour Mayotte française », le « Mouvement de la jeunesse pour les Antilles françaises », qui compte parmi ses membres la femme du responsable FN en Guadeloupe. En Guyane, où Le Pen a fait 20 % à Kourou, le porte-parole du FN, M. Malon, est également conseiller municipal et anime la section locale de l'« Union nationale des parachutistes ». Egalement présent en Martinique, c'est surtout en Nouvelle-Calédonie que le FN est le plus implanté, autour de Roger Galliot, ex-maire de Thio, de Pierre Guillemard, et surtout de Alain Fournier, plus connu sous son pseudo d'auteur de polars, ADG, et correspondant local de **Minute**. Le FN a recueilli là-bas 15,7 % des voix aux européennes de 1984, dont 20 % à Nouméa. Brrr...

DURAND-DUPONT

Scientifique

Michel Poniatowski déclare au **Journal du dimanche**: «*Toute immigration européenne est à encourager. Mais les populations noires et musulmanes ne s'assimilent pas.* » La réflexion progresse au PR (7 avril).

Simplicité

L'Assemblée populaire de Corée du Nord vote une motion proposant à l'Assemblée nationale de Corée du Sud une rencontre pour «*débloquer courageusement l'état actuel et trouver l'issue à l'impasse en entamant le contact* » (9 avril). Quelques jours plus tard, la Corée du Sud refuse.

Le changement

Pour la première fois depuis très longtemps, un rabbin étranger a été autorisé à se rendre à Cuba pour conduire les offices religieux de la communauté juive cubaine, forte de 800 âmes. Un restaurant casher sera ouvert dans la vieille Havane (12 avril).

Les marcheurs de la paix

Une douzaine de militants pacifistes, pour la plupart américains et venant de Californie, font escale à Paris avant de poursuivre, à pied, leur chemin vers Moscou (13 avril).

Proportionnellement votre

«*Il faut prendre son miel là où il se trouve.* » Jean-Marie Le Pen, l'invité de RTL-«Le Monde» se félicite, une nouvelle fois, de la proportionnelle. Selon lui, la nouvelle assemblée en 1986 «*comportera entre quarante et quatre-vingts députés du Front national, et la classe politique sera aussi étonnée en 1986 qu'elle le fut en 1956 avec la poussée poujadiste* » (14 avril).

Attentats

En 24 heures, le groupe Action directe dépose une bombe dans trois endroits différents : la banque Leumi, l'Office national de l'immigration, et Minute.

Visas

On constate à Jérusalem une augmentation des visas accordés par l'Union soviétique aux juifs désirant émigrer en Israël. On souligne le fait que la plupart des immigrants viennent de Moscou, ce qui est un fait entièrement nouveau (16 avril).

Les boules

L'annonce faite par la Fédération néozélandaise de rugby d'envoyer l'équipe nationale, les All Blacks, en tournée l'été prochain en Afrique du Sud provoque de nombreuses réactions de colère. Ainsi, le personnel de l'hôtel où le comité de la Fédération siège, déclenche une grève de vingt-quatre heures, tandis que, dans le sud du pays, des poteaux de rugby sont sabotés sur plusieurs terrains (19 avril).

A la gégène comme à la guerre

Karim Ramdani est interpellé le 1^{er} décembre 1984. Quand il quitte le commissariat, il est couvert de brûlures, il vient de vivre le même cauchemar que son père, vingt-cinq ans après. Le commissaire Ambrosi, très populaire dans les milieux d'extrême-droite, avait décidé de le faire parler par tous les moyens. Dénoncé par ses collègues, ce dernier devrait être inculpé (19 avril).

A cheval sur les principes

Concours hippique dans le très sélect club parisien de l'Etrier. Le gérant du non moins chic club-house sert à boire à tout le monde, sauf au chauffeur marocain d'une des équipes engagées, qu'il met discrètement à la porte. Pas de témoins, pas de plainte possible : quelques instants plus tard, plusieurs personnes retournent avec le chauffeur pour constater le refus de vente, mais le gérant sert alors tout le monde, avec, il est vrai, un sourire un peu crispé (20 avril).

Souvenir

M. François Mitterrand visite le camp de concentration du Struthof, en Alsace, seul camp d'extermination nazi installé sur le territoire français. Le président de la République assiste aussi à la première de *Shoah*, le film de Jacques Lanzmann consacré à l'Holocauste (20 et 22 avril).

Microbes

Le manuel *Piscines*, édité par l'AFDES et le ministère de la Jeunesse et des sports à l'attention des maîtres-nageurs, attire leur attention sur la propreté de l'eau, «*surtout avec le brassage intercontinental des populations dû aux facilités de transport et aux réalités de l'immigration* » (25 avril).

Régiodétermination

Laurent Fabius présente, après un conseil des ministres extraordinaire, les grandes lignes de son projet pour la Nouvelle-Calédonie, qui se caractérisent par la mise en place de quatre régions et le report du référendum d'autodétermination «*au plus tard le 31 décembre 1987* » (25 avril).

On arrête bien les grévistes

Près de cinq cents ouvriers en grève sont arrêtés près de Johannesburg par la police sud-africaine, annonce un porte-parole du Syndicat uni des travailleurs du bâtiment. Il précise que les ouvriers ont cessé le travail afin de protester contre le licenciement d'un délégué syndical d'une usine de Pilkington, motivé par son refus d'être muté (25 avril).

Allez les Bleus

L'hebdomadaire *Révolution* a formé une équipe de France de football de l'antiracisme. Sous la houlette de Bernard Pivot et Claude Sérillon, *Révolution* publie une déclaration des plus grands joueurs français actuels, dont beaucoup sont d'ailleurs d'origine étrangère. Manquait Platini, retenu en Italie. Dommage (25 avril).

Gueule d'objectif ?

Les magistrats de la Cour de cassation planchent sur le délit de faciès. Résultat, si le décret de 1946 n'est pas abrogé, il ne

permet plus d'interpeller quelqu'un à cause de la couleur de sa peau, et les policiers devront se fonder sur des critères «*objectifs* » : intéressants débats contrôleurs-contrôlés en perspective (26 avril).

Elles y retournent

Pour redonner aux femmes le goût du cinéma, les autorités algériennes leur réservent des séances spéciales : une initiative controversée qui pose à nouveau l'épineux problème de la mixité dans les sociétés musulmanes (26 avril).

Juifs de Syrie

Une délégation du Comité international pour la liberté des juifs de Syrie est reçue à l'Élysée par le secrétaire général, M. Bianco (28 avril).

Résistances

Tel-Aviv reçoit le troisième Congrès mondial des résistants, combattants et déportés juifs (1^{er} mai).

Hourrah !

Robert Pac, un des plus fidèles journalistes de *Différences*, est fait chevalier dans l'Ordre national du mérite, notamment pour son action en faveur des Noirs et des Indiens d'Amérique (4 mai).

La supplique

A la veille de la visite de Ronald Reagan au cimetière militaire de Bitsburg, les organisations juives élèvent le ton. «*Le symbole de Bitsburg est un mensonge* », déclare le directeur du Congrès juif américain (AJC), Henry Siegman, au cours d'une cérémonie au cimetière de Perlarcherfriedhof. Le président de l'AJC, Théodore Mann, estime que la cérémonie du souvenir ne doit pas avoir lieu sur la tombe «*d'assassins SS, mais à Dachau, lieu de la honte* ».

«*Les victimes restent les victimes, les bourreaux restent les bourreaux* », déclare le président du Congrès juif en Europe, M. Gerville Janner (5 mai).

Voyage

Inauguration à Paris de la première mondiale d'Art tzigane, consacrée aux différents aspects de la culture des gens du voyage à travers le monde (6 mai).



C'était le 1^{er} juin, Place des Abbesses à Paris. Un très beau spectacle où s'affrontent la Paix et la Mort. Jeux de Massacres, créé par l'ATEQ et MRAP-Solidarité (voir agenda).

Quatre parties du monde

Manifestations symboliques un peu partout en France pour rappeler, à la veille de l'anniversaire de la victoire sur le nazisme, que le racisme n'est pas mort. A Paris, la manifestation, à l'appel du MRAP, rassemblait la Ligue des Droits de l'homme, le CAIF, la CGT, l'union locale CFDT, le PCF, la FEN, etc., autour de la fontaine des Quatre parties du monde, avenue de l'Observatoire (7 mai).

Au foyer

Conférence de presse des résidents du foyer Sonacotra de Pantin, qui contestent l'action du directeur et les intentions de la Sonacotra qui projette d'expulser deux cents d'entre eux (9 mai).

Bousculades

Le père Christian Delorme demande une rencontre aux dirigeants de SOS Racisme, qu'il accuse d'ambitions hégémoniques sur le mouvement antiraciste. Dans un article du *Monde*,

Robert Solé estime que les institutions traditionnelles, comme le MRAP et la LICRA se sentent bousculées par le succès de SOS racisme. Devant tant de sollicitude... (10 mai).

Le Pen, le pape et les autres

Le leader du Front national est reçu quelques instants, et le fait vigoureusement savoir, par Jean-Paul II au Vatican (10 avril). L'épiscopat français publie une déclaration dans laquelle il souligne le caractère inéluctablement multiculturel de la société française, et affirme qu'il est faux de prétendre que les populations d'origine musulmane ne sont pas intégrables à notre société (10 mai).

Quart-Monde

Dans le cadre de l'Année internationale de la jeunesse, le mouvement international ATD Quart-Monde organise un rassemblement international des jeunes travailleurs du Quart-Monde pour «*un avenir de travail, de responsabilité, de solidarité* » (24 mai).

En avant la musique

Les trois cent cinquante mille étrangers résidant depuis de cinq ans aux Pays-Bas pourront voter et se porter candidats aux élections municipales de mars 1986. La Chambre des députés de La Haye adopte cette législation à une large majorité (cent cinquante voix contre dix). Il y a près de huit cent mille étrangers installés aux Pays-Bas, en majorité originaires du Surinam (5 mai).

Au congrès de la Ligue des droits de l'homme, le président de la République, François Mitterrand, affirme que «*la participation des immigrés à la gestion est une revendication fondamentale qu'il faut réaliser* » (20 avril).

Harlem Désir et SOS Racisme répondent au quart de tour aux avances de François Mitterrand sur la question du droit de vote aux immigrés, pour les élections locales. «*Je ne connais pas, dit-il, un seul adhérent de SOS Racisme, du moins parmi ceux que je fréquente dans l'équipe qui anime le mouvement, qui ne soit*

pas favorable au droit de vote des immigrés, sous une forme ou sous une autre. (24 avril).

En vrac

Dans un document préparatoire à son congrès qui doit se tenir les 8 et 9 juin à Pantin, le MRAP indique que la solution doit être recherchée dans un renouvellement des institutions permettant à tous les citoyens de participer aux décisions, quelle que soit leur nationalité d'origine (19 avril).

Le Parti communiste français se prononce pour le droit de vote des immigrés aux élections municipales (24 avril). Une consultation électorale est organisée à Mons-en-Barœul en direction de la population immigrée pour nommer une commission consultative auprès du conseil municipal (18 mai).

Dans son émission sur FR3, le MRAP dénonce les pratiques de discrimination à l'embauche, couvertes par certaines agences de l'ANPE (1^{er} juin).

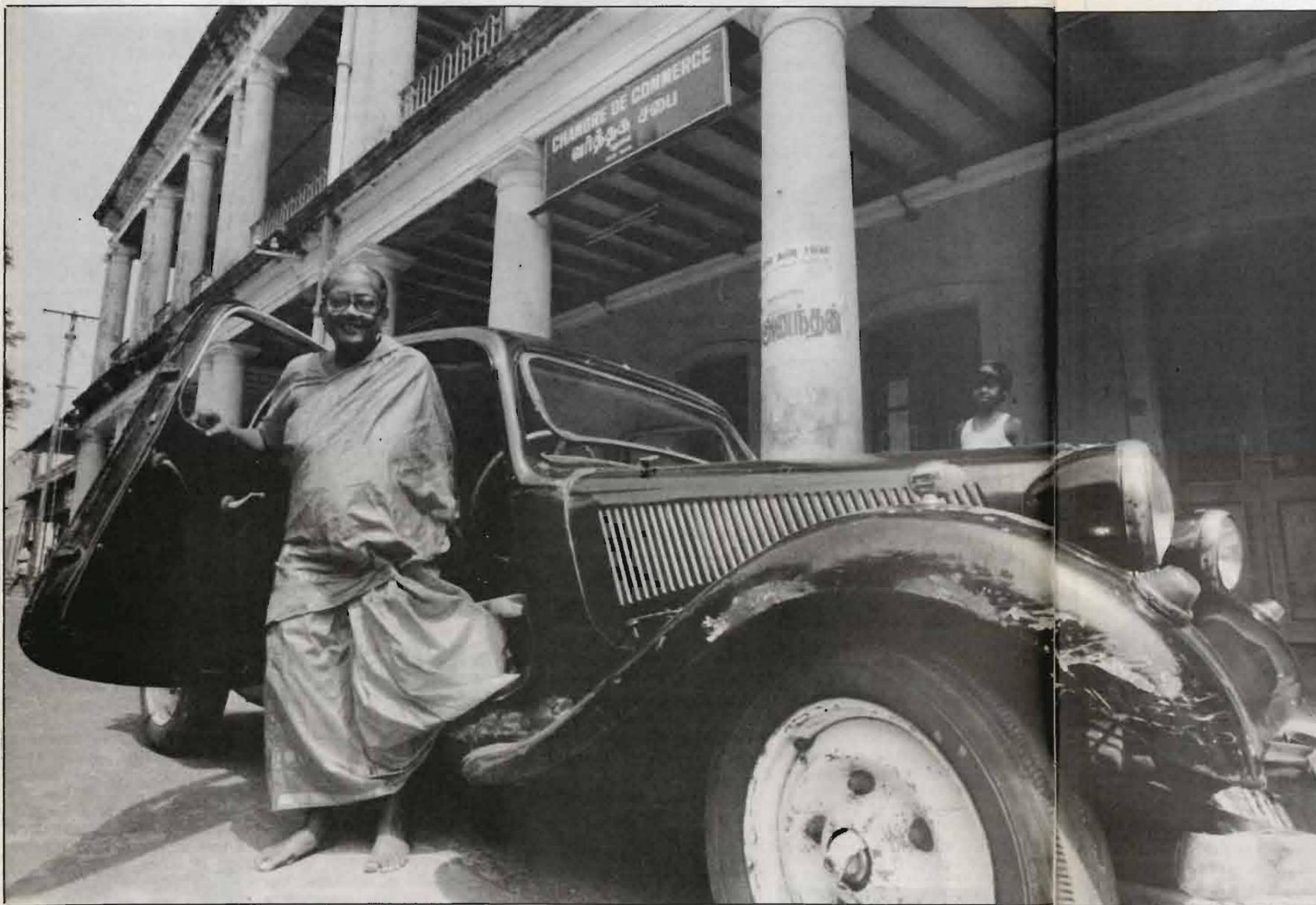
LOIFRAK

Toute la bijouterie fantaisie

10, rue de Lancry - 75010 Paris

— France-Inde, la nouvelle alliance ? —

L'ETE INDIEN A PARIS



Une histoire à deux. Ici, les dernières traces de la France à Pondichéry, ancien comptoir de l'Inde : une vieille Tractor, et des inscriptions bilingues.

Eiffel, vendredi 7 juin et samedi 8. Tout y est pour amuser petits et grands : un cortège d'éléphants et de dromadaires, des arcs de triomphe peints à la main, des bateaux indiens et des lampes à huile flottent sur la Seine, tandis que les feux de Bengale éclatent.

Des échoppes d'artisanat et des stands de dégustation de mets goûteux et de douceurs alternent avec une trentaine de scènes où se produisent quelque deux cents artistes venus animer cette foire grandiose. On peut y admirer des danses de l'Himachal Pradesh, des marionnettes du Bengale, du Naubat, du Kachi Ghodi et bien d'autres spectacles que l'on aura l'occasion de revoir par la suite, tandis que jongleurs, acrobates et saltimbanques sillonnent la foule et la distraient par leur habileté et leurs facéties.

Les odeurs d'encens et de nourriture, les guirlandes de fleurs, les couleurs et la joie sont là pour charmer les Parisiens ainsi que le président de la République française et le Premier ministre de l'Inde, M. Rajiv Gandhi, présents à cette immense manifestation folklorique qui permettra, pendant quelques heures, d'oublier Paris pour se dépayser totalement.

Artistes ambulants

Ceux que le Mela aura séduits pourront se rendre sur leur lancée à la Maison des cultures du monde qui présente quatre programmes pour le seul mois de juin et

qui accueillera ensuite la plupart des spectacles traditionnels. Les artistes ambulants de l'Inde seront, eux, reçus à la Cartoucherie de Vincennes par Ariane Mnouchkine, au mois d'octobre.

Pour commencer, la Maison des cultures du monde nous offre un *Sankirtana* du Manipur, Etat situé au nord-est de l'Inde, entre la Birmanie et le Bangla-Desh, ce qui, explique le type plus asiatique qu'indien des exécutants. Ce chant collectif d'hymnes religieux vis-hnouites, interprété à l'occasion de cérémonies religieuses ou sociales, est accompagné de danses et rythmé par des cymbales et deux tambours.

Les amateurs pourront écouter le même jour des *Kawwali*, chants mystiques soufis de louange au prophète Mahomet, accompagnés de percussions classiques.

Viendront ensuite les percussions populaires : *Thayambaka*, *Panchavadyam* et *Teratali*, dont on aura eu un aperçu lors du Mela. *Thayambaka* et *Panchavadyam* sont typiques du Kerala, Etat du sud-ouest de l'Inde, bordé par la côte Malabar.

Si tous ces spectacles sont exécutés par des hommes, le *Teratali*, danse rituelle du Rajasthan, est exclusivement interprétée par des femmes. Le chant d'accompagnement relate des épisodes de la vie de Krishna. L'originalité de cette danse tient au fait que les femmes, assises à même le sol, entrechoquent de petites cymbales, fixées sur leurs membres, à un rythme effréné.

Pour clore ce cycle du mois de juin, un conte musical du Madhya Pradesh (centre de l'Inde) : la *Pandavani*. Tijan Bai, accompagnée de quatre musiciens, fait revivre sous nos yeux la guerre du Mahabharata, l'une des plus grandes épopées indiennes, qui met aux prises le clan des Pandava et celui des Kaurava.

Pour terminer en beauté, Veena Shroff nous propose

un atelier-démonstration où elle sculpte les chevelures en s'inspirant des fresques des temples. Elle vous fera ressembler, pour quelques heures, grâce à ses accessoires et à sa dextérité, à une déesse du panthéon hindou.

La musique classique

Il faudra attendre septembre à Paris pour que les activités reprennent. Cependant, cette série de spectacles effectuera une tournée à travers la France, avec une étape obligatoire au Festival d'Avignon qui consacre une large place à l'Inde. La grande « première » du festival sera la représentation du *Mahabharata*, mis en scène par Peter Brook. Cette réalisation, fruit de nombreuses années de labeur, se jouera en trois volets ou dans son intégralité, toute une nuit durant, à la carrière de Boulbon. Il faudra tout le talent et l'engvergure de Peter Brook pour rendre accessible aux spectateurs français l'un des plus grands et des plus longs chefs-d'œuvre de la littérature classique indienne, et on peut déjà lui rendre hommage de s'être lancé dans une aventure aussi téméraire.

La musique classique carnatique et hindustani sera de la fête, et la danse sera à l'honneur au cloître des Célestins, où se déroulera une représentation de *Kathakali* du Kerala, interprétée par la troupe du Kala Mandalam. Masqués et grimés par des maquillages savants et colorés, les acteurs-danseurs miment et dansent des épisodes du *Ramayana* et du *Mahabharata*. La spécificité du *Kathakali* réside dans la mobilité étonnante des yeux et des muscles faciaux dont les mouvements, joints à ceux des pieds et des mains, dépeignent les sentiments et les émotions des personnages.

Reste à espérer que l'année de l'Inde laisse présager un rapprochement culturel franco-indien durable, qui ne soit plus tributaire des échanges commerciaux. □

Isabelle REMIGNON

C'est le début de l'Année de l'Inde. Une foule de spectacles inhabituels. C'est nouveau, mais bienvenu.

A l'approche de l'été et des vacances scolaires, la France inaugure le 7 juin, à 20 h 30, l'année de l'Inde, qui se poursuivra jusqu'en juin 1986. Pourtant, les liens commerciaux et affectifs entre les deux pays sont assez faibles. Alors, pourquoi une année de l'Inde ?

Décidée lors de la visite de François Mitterrand à Indira

Gandhi en 1982, elle semble être la contrepartie culturelle de la vente des Mirages, et elle suit de près l'expérience réussie, en Angleterre, d'une année du Commonwealth (1981-1982) où l'Inde avait tenu une place prépondérante. De plus, l'Inde attire et fascine les Français, chaque année plus nombreux à aller visiter ce pays mythique. Enfin, le succès ren-

contré par les spectacles et le cinéma indiens démontre bien qu'un large public est désireux de connaître une civilisation si différente de la nôtre.

Quels que soient les centres d'intérêt des spectateurs, leur curiosité risque d'être satisfaite, car tous les aspects, si divers, de cette culture, seront judicieusement représentés. A côté des spectacles

de danse et de musique classiques, qui se dérouleront essentiellement au théâtre du Rond-Point dans le cadre du Festival d'automne à Paris et du Festival de cinéma prévu à Beaubourg, du 25 septembre au 25 novembre, le public va pouvoir découvrir toutes les formes méconnues d'art traditionnel régional interprétées par les meilleurs artistes, non seulement à Paris, mais

dans de nombreuses villes de province. A cela s'ajoutent une série de conférences et de nombreuses expositions, dont la plus attendue est celle du patrimoine indien au Grand Palais, jusqu'au 16 juin.

Mais l'événement qui retient l'attention dans l'immédiat, c'est le grand *Mela* (fête) d'ouverture qui se tient du palais de Chaillot à la tour

Crédit Lyonnais

le partenaire de votre avenir.



Parlez-en avec un lion.

Dans la vie, il est nécessaire d'avoir un bon partenaire. Le Crédit Lyonnais peut être ce partenaire solide et avisé, qui vous conseillera utilement et rapidement quel que soit votre problème.

Choisissez le Crédit Lyonnais vous aurez un lion pour partenaire.

CREDIT LYONNAIS

FAAG



Fédération des Associations et Organisations d'Intérêt pour les Originaires des Antilles-Guyane

Défense des intérêts de l'ensemble des communautés antillo-guyanaises

Promotion et développement de l'éducation

Maintien et développement de notre culture

Action de formation en faveur de l'immigration antillo-guyanaise

Conduite d'actions de réflexion sur les problèmes de développement économique, social et culturel

**ADHEREZ A LA FAAG
APPORTEZ VOTRE CONCOURS
LA FAAG TRAVAILLE POUR VOUS**

FAAG : 66, rue de l'Aqueduc, 75010 Paris.
Tél. : (1) 206.03.36

ZINAD INFORMATIC

Saisie de données

8, rue Faubourg Montmartre
PARIS 75009

Tél. : 523.39.26
770.95.64

LES PIEDS SENSIBLES
c'est l'affaire de

SULLY

Confort, élégance, qualité,
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres
5 rue du Louvre
53 bd de Strasbourg
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6^e
5 % sur présentation de cette annonce



kolpa

Prêt-à-Porter féminin

PRÉJUGÉS

- Réduction -

Tous postiers, toutes filles de salle ?

Pour Me George Pau-Langevin, présidente du MRAP, c'est réduire considérablement la richesse de la communauté antillaise.

« **Q**uand on parle de l'immigration antillaise, on en arrive vite à accumuler les clichés, comme si tous les Antillais qui vivent en France étaient postiers ou flics, et toutes les Antillaises filles de salle dans les hôpitaux. On est bien loin de la vérité et c'est masquer la richesse de leur apport à la société française. Il n'y a guère que sur les stades où les Antillais soient Français à part entière. Là, ça ne se discute pas. On peut citer les sports où traditionnellement ils font merveille, comme l'athlétisme. Mais, il ne faudrait pas oublier d'autres percées, peut-être plus symboliques. En patinage artistique, on remarquera que la grâce française est représentée par Fernand Ferdronic, antillais et champion de France (1). Vient d'ailleurs de se créer une association des sportifs antillais de haut niveau.



D'autres sports encore, comme le karaté, sont « trustés » par eux, ce qui en dit long, au passage, sur la prétendue douceur des îles. Le sport, tout le monde connaît. Mais sait-on que l'on trouve des ressortissants des Dom un peu partout aux fonctions les plus importantes de notre société? Qu'il y a des élus antillais, en métropole, et même dans l'opposition! Des professeurs de médecine, des universitaires, etc. Dans les cabinets ministériels il y a une originaire des Antilles, Simone Branglidor. Laissons simplement parler les chiffres: le rapport Lucas sur « l'insertion des ressortissants des Dom » indique que

certes 47,5 % des Français nés dans les Dom sont salariés des services publics, de l'Etat et des collectivités locales, mais que 43 %, c'est-à-dire presque autant, sont salariés du privé. De même, s'il est vrai que les deux tiers occupent des emplois peu qualifiés, 23 % sont à des postes de qualification intermédiaire et supérieure, dans des rôles d'encadrement. Au delà des chiffres, on peut aisément se rendre compte de la pénétration de notre univers quotidien par les Dom. Je crois que l'image traditionnelle que l'on plaque sur les Antillais en France gomme complètement ce qui va devenir la vraie dimension de la

population originaire des Dom: sa jeunesse. On peut toujours rappeler que les Antilles deuxième génération, c'est Harlem Désir, et c'est aussi Julien Clerc. Les clubs sportifs antillais sont innombrables. Pour un simple challenge inter-équipes dans la région parisienne, la FAAG a reçu l'inscription de soixante équipes. C'est que plus du tiers des ressortissants vivant en métropole a entre 15 et 24 ans. Et cette jeunesse, avec sa spécificité et aussi ses problèmes, personne n'en parle. On l'a un peu plus « vue » depuis que les « locks », nattes, et autres tresses ont fait leur appari-

tion, popularisées en métropole par la coiffeuse Josepha. Mais là encore, il faut se garder de systématiser. On ne peut vraiment évaluer par la coiffure le désir de rapprochement ou d'éloignement du modèle européen, car le défrisage des cheveux demeure très recherché.

Le bal et la cuisine

Ce secteur économique, confection, coiffure et esthétique, en plein développement, est bien occupé par les Antillais. Vient même de se créer, présidée par l'une d'entre eux, une association internationale des femmes d'affaires noires. J'ai gardé pour la fin l'extraordinaire pénétration de la musique caraïbienne auprès des publics européens. C'est la partie visible d'une activité extrêmement importante dans la communauté, la musique et le bal, qui reste une « activité de base ». Sans oublier la cuisine: pour le seul XVIII^e arrondissement de Paris, on compte une cinquantaine de restaurants antillais. Autant de lieux où la communauté se retrouve, et s'ouvre à l'extérieur. Et il y a tout à gagner, pour les métropolitains, à quitter les préjugés pour regarder d'un peu plus près ce groupe composite qui compte près de trois cent mille personnes en France. »

Me George PAU-LANGEVIN
Présidente du MRAP
(propos recueillis)

(1) A noter aussi que l'actuel Monsieur France, équivalent musclé de Miss France, l'est aussi!

— Au jour le jour —

LA CHAÎNE

Bruno, Claude, Servais, Jacqueline et les autres : ils sont domiens et travaillent chez Renault : la galère...

Six heures du soir. Tout est de nouveau calme. Les dernières R25 quittent le parking. Un bon week-end en perspective. Seule l'équipe du soir, sur la chaîne, travaille encore, au-delà du pont, dans l'île Seguin. Renault à Billancourt, c'est d'abord cette île sur la Seine où depuis des décennies on assemble des automobiles.

Dans cinq minutes, tout s'arrêtera pour la pause-repas.

Bruno est Réunionnais. C'est lui qui m'a arrêté deux heures auparavant, alors que je discutais avec un de ses copains martiniquais. « Tu sais, moi aussi, j'ai des choses à dire, reviens à six heures, je mange à la gamelle, on pourra parler. »

Son boulot consiste à mettre les bras de roue arrière sur les R4 qui défilent à hauteur d'homme sur les balancelles. Une pièce qui pèse entre dix et quinze kilos. Il y a bien une aide au levage, mais les hommes préfèrent la prendre à

la main. Si le défilement de la chaîne semble lent, les voitures n'attendent pas.

Six heures dix. La chaîne s'arrête. Bruno mange en face de moi. Il a quitté la Réunion en 1979, à dix-neuf ans. Déjà, à douze ans, il travaillait dans la canne à sucre, pour des européens, qui logeaient également ses parents dans une case. Quatorze enfants à la maison. « C'est la misère qui m'a chassé, une misère noire. » Il débarque à Paris sans métier, sans formation.

Seule issue, la boîte d'intérim. Presque immédiatement Renault-Billancourt. Soudeur au 38, département de tôlerie et de petit emboutissage. Puis Flins, autre usine de la Régie, à la chaîne montage. Et, de nouveau, Billancourt, les grandes presses, mille tonnes, celles qui emboutissent, dans un bruit d'enfer, les grosses pièces, capots, portières...

— Qu'est-ce que tu aimerais faire ?

— Un CAP de mécanicien, ou d'électricien. »

Il vit dans un petit studio à Paris avec sa copine. Il y a, en plus, son frère qui vient d'arriver et qui cherche du boulot. Mille cinq cents francs de loyer. A la Régie, au service social, on lui a répondu qu'il n'y avait pas de logement.

« Dans le privé, c'est très cher. Et puis tu sais, souvent le logement est libre au téléphone. Puis, quand tu arrives, il ne l'est plus. Et on t'explique qu'on ne veut pas de gens de couleur. »

Ici les gens ne vivent pas comme nous. Ils ne se parlent pas entre eux, ils sont trop personnels. Et puis, chez nous, il n'y a pas de racisme. D'ailleurs, avant de venir ici, je ne savais même pas ce que c'était.

En 1982, il est embauché définitivement, grâce aux contrats de solidarité. Depuis un an, il est là, sur la chaîne.

« Quand je commence à réfléchir à ma situation, au passé, je suis déprimé. Au début, Renault, c'était moins dur que la canne. Mais plus le temps passe, plus j'oublie cette époque, plus c'est pénible. »

Le soir, je ne peux rien faire. Je ne peux même pas prendre un livre. Le sport, je ne peux plus le pratiquer. Même le week-end, je dors. J'ai demandé au chef un autre poste, moins dur. Il a refusé. Il n'y a personne pour me remplacer.

— Tu as fait une demande de formation à la Régie ?

— Je suis des cours de français et de maths. Pour me mettre au niveau. Mais, c'est le soir. Avec la chaîne c'est très dur !

Le racisme, je l'ai découvert dans le métro. Une femme en me voyant s'est mise à gueuler : « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ces bougnoules ? ». Mon copain m'a dit : « Tu vois, c'est ça le racisme. »

— Cela t'a fait mal ?

— Non, je ne me rendais pas compte. Maintenant, si. Le racisme, on l'affronte tout le temps. Dans le métro, dans la rue...

— A l'usine ?

— Les gars ici sont tous des copains ! Ce sont tous des travailleurs immigrés !

— Tu vois, on a la nationalité française, mais, très vite, on se rend compte qu'on n'est pas vraiment français ! Pour moi c'est un très gros problème. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais je mets de l'argent de côté. »

Bruno est comme beaucoup de jeunes ouvriers de l'usine, originaires des Dom-Tom, il veut retourner dans son pays. Jean-Claude, guadeloupéen, vingt-quatre ans, travaille sur la chaîne des sièges. Il paie trois cents francs par mois une formation dans un organisme privé, pour obtenir un CAP de mécanicien. Il n'a même pas fait une demande de formation à la Régie. Ses projets sont plus précis que ceux de Bruno.

« Là-bas, mes frères ont un garage. Ils font de la carrosserie. On va essayer de s'associer quand j'aurai mon CAP. »

Avec des copains antillais, ils ont monté un orchestre. Ils répètent chaque samedi dans une salle du club des jeunes du comité d'entreprise. Jean-Claude chante. Son pote Claude, qui travaille avec lui, est aux percussions. « On se retrouve. On parle créole. On joue notre musique. » Mais contrairement à Bruno, il ne veut pas entendre parler de racisme. Pour lui cela n'existe pas.

Le prix du retour

Pas plus que pour Jacqueline, qui est, comme la plupart des femmes antillaises, serveuse dans l'un des restaurants de l'entreprise. Elle est venue de Pointe-à-Pitre en 1975. Issue d'une famille de huit enfants, elle fait des ménages à Air France, puis travaille à la cantine chez Renault. Deux enfants. Une heure de métro aller, une heure retour. Préparer les tables, servir, débarrasser. De sept heures quinze à seize heures, la journée est longue, les jambes lourdes. Quatre mille deux cents francs net.

Son plus gros problème, c'est le retour à la Guadeloupe, pour rendre visite à la famille, aux parents. Le voyage coûte très cher. La compagnie de transport de la Régie paie 20 % du prix du billet. « Mais seulement du mien ! » Le comité d'entreprise lui aussi participe, mais tout de même, on est loin chez Renault du voyage payé tous les trois ans dans les PTT. Vieille revendication des syndicats, et toujours insatisfaite. Alors, Jacqueline ne part que tous les deux ans. Et elle prend au bout de son mois

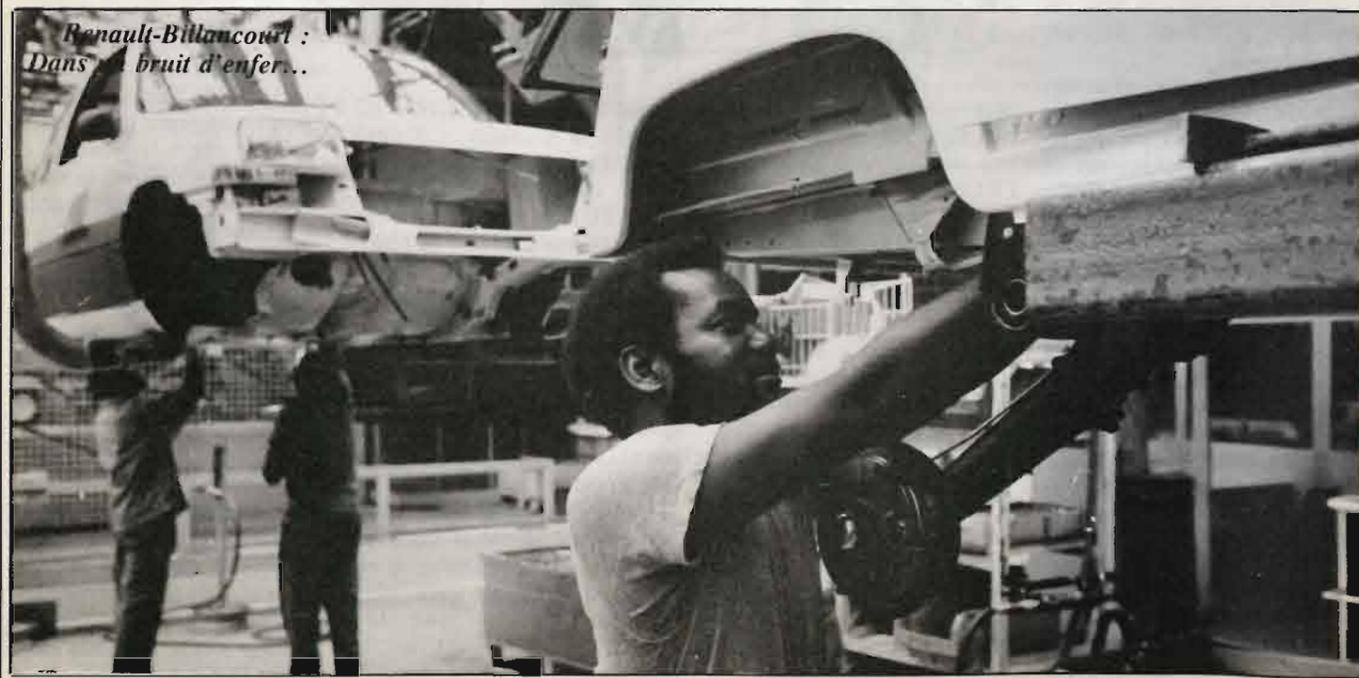
de congé un mois sans solde. L'année où elle ne part pas à la Guadeloupe, pas question de vacances.

Elle dit ne pas souffrir du racisme. « Mais avec les copines africaines, on en parle quelquefois à table. » Ses quelques amis sont antillais. « On mange ensemble, on parle créole. »

Le racisme, Servais, lui, il connaît. Il me reçoit aux grandes presses. Blouse blanche sur gilet et cravate. Quarante-cinq ans, contremaître. Marié à une Européenne. « une charmante dame ». Il fait partie des 15 % de Domiens de chez Renault qui ne sont ni OS, ni P1. Sur près de quatre cents, c'est peu.

Il parle avec de grands gestes. Le coefficient 305 c'est déjà confortable. Mais quel parcours du combattant ! Après vingt-neuf mois d'Algérie (« du premier contingent en 59, bourré d'Antillais »), la chaîne et sept ans de cours du soir. « Certif, brevet, maths géné, arts et métiers... Jamais la Régie ne m'a donné une heure sur le temps de travail ! » Des résultats brillants. Quatre fois prix d'excellence remis par M. Dreyfus, PDG de la Régie en personne. « Au fil des ans, mes connaissances grandissaient. J'étais plus à l'aise, plus sûr de moi. Mais, quand il y avait une promo, elle était d'abord pour les autres. A chaque fois, il fallait que je me batte. Pendant des mois. Il a même fallu que je fasse intervenir des délégués. Tiens, mon chef d'atelier, il a fait des études avec moi. Mais il les a arrêtées avant. Il est chef d'atelier, je ne suis que contremaître ! A l'école, j'étais leur « perle noire », mais quand j'ai eu mon 305, le chef m'a dit : c'est votre baton de maréchal. » Une autre chaîne... □

Patrick COUPECHOUX



- Bagneux blues -

PROJET GUIRLANDE

Une initiative qui se répand, et c'est tant mieux : envoyer les jeunes Domiens visiter leur pays d'origine. Le genre de choses que fait l'ANT.



A Bagneux, comme ailleurs, même sous pan

de ciel bleu. Une cité, plus ou moins « dortoir »... Bagneux-Nord, cité de la Pierre plate : huit cent cinquante logements en blocs alignés au cordeau ; ni gais ni tristes a priori, mais un peu « blêmes » quand même, comme dirait Renaud, le chanteur à gapette...

Un bout de square et un bâtiment plat : un centre socio-culturel baptisé « Alfa », de style préfabriqué. Avec nuance ! - quelque chose qui détonne : deux grands murs peints, éclatants de formes dynamiques et de couleurs vives. Sur l'un, une trentaine de silhouettes juvéniles, dont un groupe « d'ados » motorisés. Sur l'autre, smurfers et breakers dansants. Deux « murs » qui tiennent la route, esthétiquement parlant. En fait, deux créations collectives où des jeunes de la cité ont joint le geste créatif au projet. D'abord en 1982, sous les directives techniques d'un artiste du Plessis-Robinson, M. Danetis, puis - le second mur - en 1984... Ce terre-plein du centre Alfa est aujourd'hui devenu un vrai lieu de rendez-vous pour les très jeunes comme pour les moins jeunes du secteur. Et ils sont là : Maghrébins, Africains ou Antillais en mobs ou vélo-cross cabrés, à piler net sur le bitume avec un évident plaisir. L'atmosphère semble à la détente. Pourtant, comme dans beaucoup de grands ensembles et HLM de banlieue, les problèmes de délinquance et de drogues dures ne sont pas un mythe à Bagneux... Depuis quelques années, les autorités locales s'en inquiètent et tentent d'y faire face. Mais sans trop vouloir en parler publiquement pour ne pas entraver, disent-elles, les actions préventives et défensives.

Responsable du centre Alfa depuis maintenant

quatre ans, Marie-Cécile Marie (assistante sociale de formation) dit qu'il ne faut rien exagérer : « Quand je suis arrivée ici, il y avait urgence à proposer de vraies activités et surtout mieux ouvrir cette maison à certains jeunes qui risquaient de tomber dans la petite délinquance. »

Et là, pour une meilleure fréquentation du centre, la réalisation collective des deux peintures murales a été un pas important. Peut-être une sorte de « thérapie » pour tuer un peu la grisaille et créer un pôle d'attraction. « Les jeunes volontaires qui ont participé à ces peintures s'y reconnaissent. Ils passent et disent : "Tiens, là c'est... Christophe ! et là Untel"... » Et, comme on n'abîme pas son propre miroir, la main des graffeurs ne sévit pas ici.

« Il y a quatre ans, les jeunes de la communauté antillaise (importante à Bagneux) ne fréquentaient pratiquement pas ce centre. Maintenant, ils sont nom-

breux à franchir la porte chaque semaine, pour telle ou telle activité. Et quand une soirée antillaise a lieu, même les Antillais de Bagneux-Sud (à trois kilomètres d'ici) viennent y participer. »

Un bon exemple au centre Alfa de rapprochement communautaire, le petit atelier libre d'électronique où se retrouvent pour bricoler dans la meilleure entente quatre adolescents : un Français, un Maghrébin, un Antillais et un Indien...

Quant aux animateurs, ils sont trois permanents

(dont un objecteur de conscience et un jeune volontaire antillais) sans compter les nombreux bénévoles. Parmi ces derniers, Mme Baltimore, une sympathique antillaise native de la Guadeloupe. La cinquantaine, dynamique, elle a créé l'ACFAB, Association culturelle des familles antillaises de Bagneux, et a, pour cette année 1985, un projet joliment baptisé « Guirlande ». Permettre à une quinzaine de jeunes de la cité d'origines ethniques différentes de faire un voyage d'un mois, quinze jours en Martinique et quinze jours en Guadeloupe, du vrai tourisme actif à la découverte des réalités sociales et humaines des Antilles, « pays d'origine » pour beaucoup d'entre eux.

Avec son nom qui fleurit le blues, il y a plus de vingt ans que Mme Baltimore est devenue balnéolaise (Ah, ces adjectifs banlieusards à la Raymond Queneau !). Dans son HLM, elle a élevé ses huit enfants en s'occupant parfois aussi de ceux des voisins. En 1973, ses fils et ses filles ayant « fait leur vie », elle décide de retravailler au dehors et trouve une place de dactylo puis de facturière dans un ministère. A la Pierre

plate il y a 30 % de familles antillaises ; beaucoup de fonctionnaires des P.T.T et des hôpitaux. Parallèlement, Mme Baltimore se met à participer à la vie associative, à organiser des fêtes antillaises, des spectacles locaux, etc. « Au départ, bien sûr, ce n'est jamais facile de motiver les gens ! » Mais l'important pour elle aujourd'hui, c'est ce projet de séjour inter-ethnique de quinze jeunes aux Antilles. Avec les multiples démarches et les parcours obligés, la recherche de subventions pour le réaliser.

Projet « Guirlande ». « Bien sûr, cette appellation peut paraître un peu fleur bleue. Mais, j'ai d'abord pensé aux anciennes chaînes des esclaves noirs. En souhaitant que ce vieux cauchemar fasse place à une « chaîne » d'amitié pacifique et fleurie. Vous me trouvez naïve ?... » Non Mme Baltimore !

Le petit racisme quotidien, elle en a eu sa

part : « Va donc vendre des carottes ! », dit une de ses collègues de bureau... « Alors, j'ai répliqué : Allez planter les vôtres et quand vous les aurez récoltées, moi j'irai les vendre ! » S'en est suivie une « quarantaine » de part et d'autre puis... l'amitié est venue : « Le racisme, j'essaie, par mon



Le terre-plein du Centre Alfa : un vrai lieu de rendez-vous.

attitude, que l'autre le « dépasse ». Mais, je ne peux me cacher qu'il existe aussi comme l'exploitation, parfois au sein même des familles et quelles que soient les origines nationales. Ça se vit aussi au cœur de cette cité et je voudrais un peu aider à changer les choses... » Elle est comme ça, cette Antillaise de Bagneux qui rêve de voir une quinzaine de jeunes « parmi les plus défavorisés » cingler vers sa terre d'origine. Et en rapporter de nouvelles amitiés et quelques expériences, des instruments de musique et

un film tourné par eux. Même si l'appel fait à la Sté Kodak reste encore sans réponse : « Je compte beaucoup sur l'initiative de tous au retour du voyage. »

A Bagneux-Nord, il y a deux murs peints où les communautés de la nouvelle génération peuvent se « reconnaître », et quinze jeunes en attente d'un feu vert pour aller découvrir un petit bout du monde, au-delà du béton. □

Jean MONTARLOT

A QUOI SERT L'ANT ?

L'ANT est souvent à l'origine de projets comme celui-ci. Nous avons demandé à son directeur général de nous la présenter.

Jean-Michel Etienne, vous êtes directeur général de l'Agence nationale pour l'insertion des travailleurs d'outre-mer. A quoi sert l'ANT ? L'ANT a pour objectif d'aider à l'insertion des originaires des départements d'outre-mer. Les efforts que l'on consacrait, dans les années 60-70, à faire venir les gens, on les consacre maintenant à tenter de faire en sorte que ceux qui sont là vivent correctement.

Notre action comprend cinq volets. Nous dispensons seuls ou en collaboration avec des organismes publics ou privés une formation professionnelle qui touche en moyenne deux mille travailleurs par an. Nous disposons également d'un service d'action sociale polyvalent et complémentaire qui aide les services métropolitains à répondre aux problèmes spécifiques des originaires des Dom.

Nous faisons bénéficier les plus démunis de tarifs réduits aériens dans le

cadre d'une action voyages-vacances. L'une des difficultés les plus graves de l'immigration antillaise et réunionnaise est en effet le sentiment d'exil et de déracinement définitif.

Nous agissons aussi auprès des milieux associatifs. Il s'agit là d'une aide qui permet aux migrants de conserver leurs liens culturels avec le département d'origine. Enfin, et c'est là l'aspect le plus récent de notre action, nous développons l'aide à la création d'entreprises dans les Dom avec des résultats tout à fait intéressants.

L'ANT, dont l'action s'inscrit dans une optique d'insertion, n'est-elle pas opposée à toute idée d'indépendance ?

Le travail que fait l'ANT en métropole n'a rien à voir avec le devenir politique des Dom-Tom. Notre action consiste à ne pas favoriser l'immigration. Nous aidons ceux qui se trouvent en métropole à s'y insérer.

Cela ne pose pas de problème politique. Cela en poserait si, dans le même temps, il n'y avait rien de fait dans les Dom qui vise à fixer ceux qui s'y trouvent. De notre côté, nous faisons en sorte de fournir les qualifications nécessaires demandées là-bas. Et nous avons pour cela signé des accords avec les Conseils régionaux. Pour l'instant, cette politique vise plus au maintien des emplois.

Quoi qu'il arrive, il y aura toujours des Antillais et des Réunionnais qui viendront en métropole. Et notre rôle fait partie d'une politique beaucoup plus globale. Mais il est vrai que les deux secteurs ne sont pas dissociables. Un Martiniquais sur quatre vit en France métropolitaine. Il joue fatalement un rôle politique, ne serait-ce que par l'information qu'il diffuse. ■

L'ANT organise de nombreux voyages pour les enfants originaires des Dom-Tom vers leur pays. Son action se porte aussi vers l'aide à la formation des demandeurs d'emploi, le regroupement familial, l'aide à la création d'entreprises, etc. Tous renseignements à l'ANT, 3, rue de Brissac, 75004 Paris. Tél. : 277.60.20.



Pour tâcher de les comprendre, nous avons fait le voyage à l'envers : comment vivent-ils ici, quelle situation attend ceux qui veulent rentrer ; et, plus loin encore, que disent ceux qui rêvent d'un futur indépendant ?

LES GENS DES DOM

Vivre ici ?



Les originaires des départements d'outre-mer vivant en métropole ? Une communauté qui a actuellement les honneurs de la presse, mais reste, du fait même de son statut, difficile d'accès. Dès la première interrogation – combien sont-ils ? – on se

heurte en effet à des difficultés d'évaluation. Le dernier recensement de 1982 estime leur nombre à 265 000, soit près du quart de la population des Dom chiffre auquel il conviendrait d'ajouter 150 000 jeunes de la deuxième génération. Peut-on, par ailleurs, assimiler Antillais, Guyanais et Réunionnais (1) alors que, comme le souligne Jean Galap, chercheur au CREDA (2), si Guadeloupéens et Martiniquais possèdent une culture similaire en bien des points, ils n'en ont pas moins un passé et vraisemblablement un avenir différents ?

C'est en 1946 qu'est instauré le statut départemental pour la Guadeloupe, la Guyane, la Martinique et la Réunion. Encouragée par le gouvernement français, l'émigration s'y développe dès 1960 : elle permettait non seulement de répondre aux besoins en main-d'œuvre de la métropole, mais aussi d'apaiser les tensions sociales et d'enrayer un chômage croissant en partie dû à la disparition de l'appareil productif au profit du secteur tertiaire, actuellement hypertrophié.

Cette migration interne, qui a touché toutes les classes sociales et compte un taux élevé de femmes, contemporaine des immigrations étrangères, a été confondue avec celles-ci par les métropolitains. (Un sondage effectué il y a trois ans estimait que 85 % des « métros » ignorent la localisation des Dom.)

Dans ces conditions, l'arrivée dans la « mère-patrie » est un choc pour beaucoup des Domiens qui ont envisagé leur départ comme une promotion sociale passant par l'assimilation. « Si les choses sont en train de changer, explique Jean Galap, le mythe de la France reste cependant puissant aux Antilles. Dans l'inconscient collectif, les Antillais se vivent français : ici ils se découvrent vécus comme étrangers. Le premier contact est donc un choc, pour certains même un véritable traumatisme, et entraîne une énorme désillusion. »

Officiellement français, mais, dans les faits, immigrés, souvent confondus avec Indiens, Arabes ou Africains – inutile de préciser que certaines de ces confusions facilitent l'insertion et d'autres non – c'est alors pour beaucoup l'isolement, le repli sur la vie familiale et amicale, où musique, cuisine et football occupent une place prépondérante.

La vie associative est, pour ceux qui avec le temps ont surmonté les difficultés majeures d'adaptation, un facteur d'importance qui permet réenracinement et ressourcement.

Le réseau associatif est dynamique, puisqu'il compte plus de six cents associations axées soit sur l'entraide, soit sur l'animation culturelle ou sportive. Mais, si les associations

La vie en France : le Forum des Halles à Paris, rendez-vous « black », où branchés et Smurfers parlent plus volontiers le créole que le verlan.

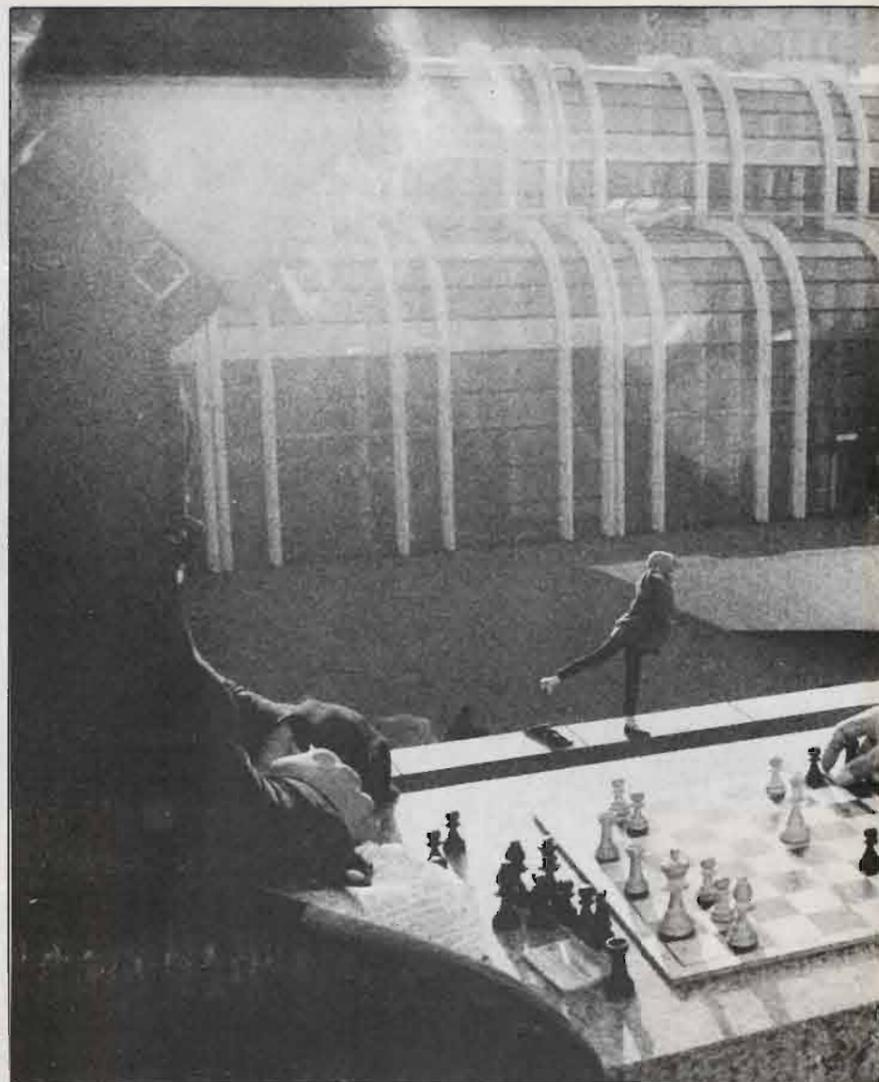
Les valeurs traditionnelles ont la cote aussi : A la Goutte d'Or, les Antillais se marient en grande pompe, avec demoiselles d'honneur et corbeilles de fleurs.



qui organisent les traditionnels bals ou pèlerinages sont assurées d'un public nombreux, celles qui tentent de promouvoir une réflexion de fond sur leur culture dans et hors l'immigration rencontrent un écho moindre. Ce qui est, pour Jean Galap, dû au fait que la notion d'association est aux Antilles mêmes une donnée récente qui date de 1960.

Pour José Pentoscrope, président de la FAAG qui fédère une vingtaine d'associations antillo-guyanaises, la responsabilisation et l'organisation de la communauté passent par la formation et la maîtrise des structures, notamment associatives. Ainsi la FAAG propose-t-elle des cours de soutien scolaire, des cycles de formation à la vie associative et des conférences relatives à l'instruction civique, l'éducation sanitaire ou l'emploi. Autant d'actions menées conjointement à la mise en place d'un dialogue avec les institutions, sans par ailleurs exclure les loisirs, puisque la FAAG organise chaque année un challenge national de football.

L'Amicale des originaires des Dom-Tom de la RATP (3), qui compte neuf cents adhérents sur les deux mille originaires des Dom-Tom travaillant à la RATP, s'est, quant à elle, orientée vers le culturel. « Nous voulons que notre amicale soit le lieu d'une recherche et d'une affirmation de notre identité », explique Clérence Valentin, responsable des manifestations culturelles. C'est ainsi qu'après quelques réticences internes nous avons substitué à la troupe folklorique de l'amicale un groupe « Culture et Traditions »



qui organise des débats, projette des films et a produit un disque retraçant notre histoire. »

Au sein de l'entreprise, l'Amicale est chargée de gérer les voyages-vacances, qui sont une prise en charge périodique (selon les cas tous les trois ou cinq ans) du coût du voyage de retour. Cette prise en charge des frais par l'employeur est l'une des premières revendications des associations, comme des syndicats, dans la mesure où seuls en bénéficient les fonctionnaires et assimilés. « Nous n'avons pas pour ce qui est du retour définitif de responsabilités officielles, ajoute Clérence Valentin. Nous voudrions entamer le dialogue sur ce point, mais il faut bien avouer que nous n'avons pas d'interlocuteurs véritables. »

Dialogue qui semble a priori délicat, puisqu'aux PTT, par exemple, la quasi totalité des dix-huit mille originaires des DOM employés a demandé son rapatriement, tandis que l'entreprise dispose outre-mer de cinq mille postes.

Pour ce qui concerne l'information, les médias nationaux sont peu goûtés, pour cause de mutisme. L'émission télévisée du dimanche soir **Spécial Dom-Tom**, si elle est suivie, est jugée « doudouiste » et située qui plus est dans une mauvaise tranche horaire.

Du côté de la presse spécialisée **Afrique-Antilles** est à citer ainsi que le bimestriel, édité par le Père Lacroix, **Alizés**, qui recèle des analyses et témoignages de qualité.

« Il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas d'une tradition de l'écrit », commente Daniel Boukman, animateur à **Radio-Mango** et écrivain. Ce qui explique l'audience



de **Tropic-FM**, qu'un sondage récent sur les radios locales privées parisiennes classait en quatrième position. **Tropic-Fm** est une fréquence chapeautée par le GRADEN, le Groupement des radios d'expression noire, qui compte quatre radios. De même que pour les associations, deux tendances se sont dessinées au fil du temps. « A **Radio-Mango**, continue Daniel Boukman, nous visons à une réflexion de fond sur notre culture et notre identité et nous refusons de diffuser uniquement de la musique, qui, de plus, est souvent commerciale. »

Dans l'immédiat, la préoccupation majeure de la communauté reste sa structuration d'où découlera la forme et la nature de son insertion. Car, conséquence des difficultés d'intégration, le mythe du retour s'est substitué au mythe du départ. Or la situation économique des Dom est telle que l'arrêt de l'émigration comme la réintégration des migrants sont, à court terme, inconcevables. □

Catherine MINOT

- (1) Répartition des ressortissants des DOM en France : Guadeloupe 33 %, Guyane 3 %, Martinique 30 %, Réunion 28 %.
- (2) CREDA : Centre de recherche et d'étude des disfonctions de l'adaptation.
- (3) En 1975 plus de 3/4 des originaires des DOM étaient employés dans le secteur tertiaire avec une forte concentration dans les transports et télécommunications et la santé.
- (4) Alizés. Aumônerie Antilles-Guyane, 51, rue de la Roquette, 75011 Paris.
- (5) Tropic-FM : 102.3 Lundi Radio-Cocotier, jeudi Fréquence tropicale, vendredi Radio-Mango, samedi Radio Nég'Mawon, dimanche temps d'antenne partagé.

Vivre là-bas



Le retour au pays, un mythe qui pourtant tourne la tête des Domiens qui vivent en métropole... Revenir au pays en vacances, retourner au moment de la retraite... mais aussi, depuis quelque temps, décentralisation et crise économique aidant, repartir pour travailler, chercher un

emploi, ou mieux créer son entreprise. L'illusion du mieux-vivre au cœur même de la mère-patrie a fait son temps et les Antillais, Guyanais ou Réunionnais qui veulent retourner chez eux pour travailler sont chaque jour plus nombreux.

Et pourtant, par delà les cocotiers, sous la plage, règne un marasme économique bien pire qu'en métropole. Mais les rêves sont ainsi faits qu'ils ont la vie dure et que contrairement à toute logique, ils permettent parfois d'améliorer la réalité.

Ainsi, la Guyane, de tous les Dom, le pays le plus vaste et le plus potentiellement riche : malgré les « plans verts » ou autres, malgré Kourou et sa base spatiale, il n'a jamais réussi à décoller. Signe caractéristique du sous-développement, on trouve en Guyane française 55 % de fonctionnaires pour seulement 15,2 % de travailleurs dans l'agriculture et 19,4 % dans l'industrie (dont 11,6 % dans le bâtiment). L'agriculture stagne, et même régresse, constate la Direction départementale de l'agriculture, puisque sur 2 230 exploitations, 1 113 ont une superficie inférieure à un hectare et appartiennent essentiellement à des Guyanais. L'activité forestière – et c'est un comble dans un pays où la forêt occupe huit millions d'hectares, soit plus de 90 % de la superficie du département – s'effondre. Ainsi, en 1983, les exportations de grumes ont diminué de 85 % et les sciages, placages et produits finis ont suivi la même tendance.

La pêche progresse légèrement, mais elle est assurée par les armements étrangers, puisque, en 1983, seuls 10,2 % des prises de crevettes étaient françaises. L'appareil industriel reste, lui, très peu développé, et tourne essentiellement autour du traitement des produits de la pêche, du bois et du porc. Seul point positif, les tirs réussis de la fusée Ariane, mais qui ne profitent guère aux Guyanais eux-mêmes.

A plusieurs centaines de kilomètres des vastes espaces amazoniens de la Guyane, la Guadeloupe, archipel situé au milieu de la mer des Caraïbes, connaît une situation guère plus enviable. Car la crise est arrivée. De janvier à septembre 1984, les entreprises non agricoles de Guadeloupe ont licencié 557 salariés, notamment dans le secteur du bâtiment. L'hôtellerie se plaint d'un ralentissement d'activité, qui fait envisager sérieusement des fermetures saisonnières d'hôtels.

Pour la première fois, le commerce de grande distribution voit un recul sensible de son chiffre d'affaires. Autre signe caractéristique de crise aux Antilles, la vente de voitures se

Une économie traditionnelle en déroute, des revenus artificiellement gonflés : Un cercle vicieux dont il faudrait sortir.



ralentit... L'ASSEDIC a plus de 6 000 chômeurs dans ses fichiers et l'ANPE 22 502 demandeurs d'emplois, dont 45 % de jeunes. « Fin 1983, constatait l'Iedom (Institut d'émission des Dom) la situation économique n'avait pas évolué favorablement... la production sucrière a été la plus faible jamais réalisée, celle de rhum a été inférieure à 1982... Le tonnage de bananes, d'aubergines et de fruits a également diminué. Le déficit de la balance commerciale s'est aggravé et le taux de couverture des échanges est à son plus bas niveau : 12 % contre 28 % en 1976. »

En Martinique, l'île sœur, la situation est un peu meilleure. La production de sucre, bien qu'ayant doublé, reste très inférieure à la consommation. Celles de rhum, de bananes, de conserves d'ananas, de limes et d'animaux augmentent. Par contre, la fréquentation touristique a tendance à stagner, voire à diminuer. Pourtant, en 1984, 148 emplois ont été créés en Martinique par 17 entreprises, soit un investissement de 38,59 millions de francs. Le secteur agro-alimentaire est en tête pour le montant des investissements, suivi du secteur bois et alimentation, des matériaux de construction et de la chimie.

La Réunion : 40 % de la population active au chômage.

Dynamisme plus grand des acteurs économiques martiniquais ? Il semble que l'origine de cette situation plus favorable soit en partie due à un tissu économique plus dense et plus structuré. En tout cas, il ne faut pas crier miracle, car l'île n'arrive guère à couvrir par sa production que 16 % de ses dépenses.

A l'autre bout du monde, dans l'océan Indien, l'île de la Réunion présente un visage similaire, avec, cependant, des points d'espoir plus nombreux : la diminution des productions a, en 1983, été compensée par un relèvement substantiel des prix à la production et à l'exportation. Le plan de consolidation de l'industrie sucrière permet une stabilité des récoltes, la fabrication de rhum léger et son exportation à l'étranger augmente. Des productions

comme la vanille, le vetyver et le tabac sont en progrès constant et pourtant le déficit de la balance commerciale est tel que le taux de couverture des importations par les exportations est de 10 %. Parmi les points noirs de la structure économique réunionnaise, la dangereuse diminution des actifs dans l'agriculture, qui n'étaient plus que 17 000 en 1982 contre 27 000 en 1967. De même, la superficie cultivée se réduit chaque année. Il faut cependant signaler une réussite, celle des exportations de fruits exotiques comme les letchis, les fraises, les ananas, les melons, les papayes et les baies roses dont le tonnage exporté est passé de 5 tonnes en 1976 à 193 tonnes en 1982. Mais le principal problème de la Réunion est humain : avec un taux de sous-emploi qui, selon Paul Verges, député communiste réunionnais au Parlement européen, atteint 40 % de la population active et un taux d'analphabétisme de 21 % (73 000 analphabètes ont été recensés), l'île est gravement handicapée dans son développement.

Pourtant, dans ce contexte, les candidats à la migration métropole/Dom ont été nombreux. Les services de l'ANT (Agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'outre-mer), créée en 1982, ont examiné, en 1984, 315 dossiers de demandes d'aide à la création d'entreprises dans les Dom. 39 d'entre eux ont été acceptés, dont 14 à la Réunion, 12 en Guadeloupe, 11 en Martinique et 2 en Guyane.

Alors, revenir au pays, comment et pourquoi ? De nombreux Domiens répondent spontanément qu'ils doivent participer au développement de leur pays et, par là même, sous-entendent qu'une plus grande autonomie, voire l'indépendance, est, à terme, inévitable. Il faut donc s'y préparer, d'autant que la métropole n'est plus guère accueillante et que les emplois s'y font rares. Témoins de cette mentalité nouvelle, les assemblées départementales et régionales, qui, de plus en plus, cherchent à s'entourer de techniciens locaux formés en métropole. Et certains d'entre eux sont déjà retournés au pays et occupent des postes importants pour prendre en main les responsabilités confiées aux Dom par la décentralisation. □

Anne PITOISSET

Vivre séparés ?



Lendependans. Un mot qui fait peur et fascine à la fois, à la manière de ces grands fauves, ivres de liberté après un long séjour dans une cage dorée et lâchés dans une tempête. De la Nouvelle-Calédonie à la Guadeloupe, en passant par l'océan Indien, des vents et des courants parfois contraires ont propagé l'idée que les « dernières colonies » de la France pouvaient se passer d'elle. Largement décriée jusqu'à ces derniers mois, la perspective de l'indépendance ne donne plus aujourd'hui le vertige, même si elle effraie encore – sentimentalisme et train de vie obligent. La Nouvelle-Calédonie se révolte, la première *Konfêrans a degné Koloni fwansé* rassemble en Guadeloupe tous les mouvements indépendantistes des Dom-Tom. Faut-il y voir un signe de l'influence du grand frère kanak ?

Certes, le FNLKS montre la voie et dit tout haut ce qu'on pense tout bas dans les Dom. Méfions-nous cependant des parallèles hâtifs. Impossible de loger tous ces territoires français à la même enseigne, tant est profond le fossé, historique et géographique, qui sépare les enfants gâtés de l'Empire, Martinique, Guadeloupe, Réunion et Guyane, de la Nouvelle-Calédonie, ou de Mayotte, la seule île, à l'économie moyenâgeuse, des Comores à avoir choisi de rester dans le giron de la France au moment de l'accès à l'indépendance de l'archipel, en 1975.

Les mouvements indépendantistes connaissent d'ailleurs dans les Dom des fortunes diverses.

A la Réunion, le Mouvement indépendantiste réunionnais (MIR) n'a jamais dépassé le stade du groupuscule, même s'il a vécu son heure de gloire en 1978, lorsque le colonel Kadhafi lança un appel solennel à « ses frères réunionnais pour l'indépendance ». Le Parti communiste réunionnais, qui représente environ le tiers de l'électorat, et dont les thèses restent bien en deçà de l'indépendance, stabilise la scène politique et canalise le mécontentement populaire (1).

« On en a marre d'être les danseuses de la France... »

La Martinique est, quant à elle, prise sous le feu croisé des autonomistes qui tiennent le haut du pavé, sous la férule d'Aimé Césaire, toujours très populaire, malgré quelques revirements politiques (2), et les békés qui n'ont jamais perdu le contrôle économique de « leur » île.

La mosaïque ethnique guyanaise, et les clivages sociaux et politiques qui en découlent, ne facilitent guère la tâche des militants indépendantistes. La taille et les richesses potentielles de la Guyane, son appartenance au continent sud-américain permettent cependant d'atténuer la crainte d'un futur libre, mais pauvre, qui panique littéralement les habitants des îles françaises d'outre-mer.

A l'autre bout du monde, les Mahorais voient d'un très mauvais œil leur réintégration (prévue dans le programme électoral socialiste) au sein de la République islamique des Comores, gouvernés par Ahmed Abdallah, riche commerçant corrompu et porté au pouvoir par Bob Denard, mercenaire proche de l'Afrique du Sud.

En Guadeloupe, le cadre diffère. Les békés, moins nombreux, installés plus tard, n'ont pas la même autorité morale qu'en Martinique, et par là n'ont pas verrouillé le jeu politique. L'île a d'autre part subi un développement économique, essentiellement basé sur le développement du tourisme, plus brutal. D'où une rapide déstabilisation des mentalités et des valeurs morales.

C'est d'ailleurs la Guadeloupe qui, la première, a franchi un cap de non-retour. La mort de Jacques Berthelot, un architecte très connu sur l'île, survenue en juillet 1984 alors qu'il manipulait un engin explosif de fabrication artisanale, a fait réfléchir : des sympathisants à la cause indépendantiste, fort respectables par ailleurs, et non plus de jeunes étudiants marxissants, passaient ainsi à l'acte et basculaient dans le camp de l'action armée. En mars dernier, l'explosion d'une valise piégée à l'Escale, un restaurant du centre de Pointe-à-Pitre, touche la Guadeloupe en plein cœur, tant par son bilan, deux morts, dont la fille du président de la Chambre de commerce et d'industrie, que par son écho dans la population. Il y a quelques années, les attentats perpétrés par le GLA (Groupe de libération armée) faisaient sourire (bien qu'il y ait eu mort d'homme). Aujourd'hui, ceux de l'ARC (Alliance révolutionnaire caraïbe) ébranlent les convictions profondes (3)... C'est que le tabou de l'indépendance a été levé, moins pour cause de misère que d'opulence.

Plus net en Guadeloupe, ce glissement progressif vers le sentiment national s'est affirmé partout, même chez les Domiens résidant en métropole.

Question de dignité d'abord. « On en a marre d'être les danseuses de la France, les éternels assistés de la métropole- »

Autonomie ou indépendance ? Aimé Césaire joue la première carte en Martinique. En Guadeloupe, le débat se radicalise.



mère, marre de s'entendre reprocher de profiter de la sécu, des 40 % fonctionnaires, de rouler en 604, tout en étant totalement improductifs et fainéants », fait remarquer un cadre antillais, candidat (pas encore exaucé) au retour au pays.

C'est ensuite la constatation des disparités entre Français du cru et Français des îles. Sur place d'abord : nette hiérarchie dans l'emploi entre les "Métros" et les autres, privilèges maintenus des grandes familles, Smic inférieur de 15 % à celui appliqué en métropole. La liste serait longue. Départementalistes et autonomistes se sont battus pour l'égalité-fraternité : les mêmes droits pour tous les Français. Revendication légitime s'il en est, et en grande partie satisfaite depuis dix ans, mais qui a abouti à un effet boomerang, celui d'une dépendance accrue et d'un sentiment de malaise renforcé par la crise de l'économie traditionnelle.

De plus, la situation des Domiens se dégrade considérablement en métropole : les administrations affichent complet, le privé crie au chômage. Et s'il y a peu de Kanaks en France, le quart de la population des Dom vit en France. Bien conscients de l'importance du facteur économique, et pour l'avenir de leur pays, et pour la propagation de leurs idées, les indépendantistes antillo-guyanaïses ont très vite affirmé leur présence sur ce terrain, en investissant l'action syndicale. La CSTM est devenue l'ennemi n° 1 du patronat martiniquais, le MASU organise d'innombrables grèves dures dans le secteur du commerce en Guadeloupe. Au nord de l'île, plus de douze mille hectares de canne à sucre laissés en friche par les békés, désormais plus friands d'import-export, ont été remis en culture par des syndicalistes agricoles proches de l'UPLG. « Fierté, joie, espérance » titrait à ce sujet le mensuel *Lendependans* (UPLG). La décentralisation a permis aux préfets et présidents de conseils régionaux de resserrer, sans passer par Paris, des liens économiques et culturels avec les pays voisins. Aux Antilles, on organise des classes vertes à la Dominique, l'université de la Réunion ouvre une annexe aux Seychelles. Un nombre croissant de particuliers préfèrent remplacer le traditionnel séjour en métropole par un voyage dans un pays de la même zone. Changement minime, certes, mais tout en profondeur, car révélateur d'un esprit d'indépendance qui s'affirme au fil des jours. Désormais présents dans la vie de tous les jours, les indépendantistes se heurtent pourtant à deux questions clés. A la première – celle des puissances étrangères qui guettent les futurs territoires indépendants comme des proies – ils répondent tous, en Guadeloupe et ailleurs, par une volonté farouche de non-alignement. Aux Antilles, on récuse avec violence l'étiquette de suppôt de Moscou, via Cuba, dont on les affuble immanquablement.

A la seconde – celle de la pauvreté et du peu de démocratie régnant chez les voisins récemment décolonisés – ils en opposent une autre : peut-on, toute sa vie, être considérés comme des enfants gâtés qui coûtent cher à nourrir ? □

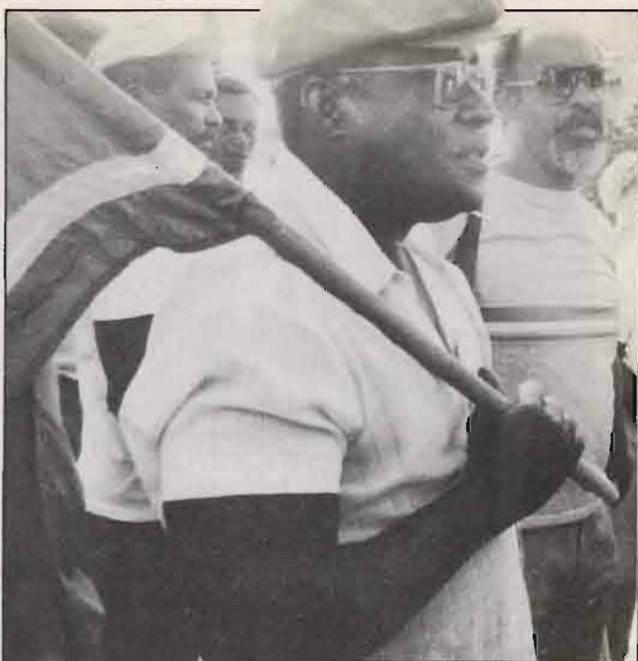
Véronique MORTAIGNE

(1) Le MIR a été fondé par des dissidents du PCR et compte dans ses rangs une forte majorité tamoule.

(2) Fervent défenseur de la départementalisation en 1946, Aimé Césaire adopte ensuite la cause autonomiste : oui à l'indépendance, mais très progressivement.

En 1985, Edouard Delépine, ex-chef de file du GRS, troskyste et indépendantiste, provoque la surprise en rejoignant le PPM, dont il est à présent co-secrétaire général. Parallèlement, le PPM a opéré un rapprochement très net avec le Parti socialiste.

(3) L'ARC est le dernier-né des groupes terroristes en Guadeloupe. Luc Reinette, un de ses chefs de file, fondateur du MPGI (Mouvement pour une Guadeloupe indépendante) a été récemment condamné à vingt-trois ans de prison.



Lors de la Conférence des dernières colonies françaises, en Guadeloupe, en avril dernier, des dirigeants de l'Union générale des travailleurs de Guadeloupe font visiter les terres occupées par les paysans à Sainte-Rose

UNE BONNE DIZAINE

Voici une liste, non exhaustive, des principaux mouvements indépendantistes des Dom-Tom. Réunis en Guadeloupe pour une Conférence internationale des dernières colonies françaises, en avril dernier, ils ont affirmé leur volonté de travailler ensemble « à la stabilisation du pouvoir colonial », et de porter le cas des Dom-Tom sur la scène internationale. En ce qui concerne la violence, leur porte-parole a assuré qu'il était « contre les desperados », mais que son usage n'était pas exclu.

FLNKS. Front de libération nationale kanak socialiste.

FLP. Front de libération de la polynésie.

MIR. Mouvement indépendantiste réunionnais.

Le Front Démocratique des Comores.

UTG. Union des travailleurs guyanais.

CNP. Conseil national des comités populaires (Martinique).

KLPG. Chrétiens pour la libération du peuple de la Guadeloupe.

UPLG. Union populaire pour la libération de la Guadeloupe.

MPGI. Mouvement pour une Guadeloupe indépendante.

EN DÉBAT

PARTIR OU RESTER ?

Que ferez-vous lorsque votre île accèdera à l'indépendance ? Différences a posé la question dans la rue.

Histoires vraies à faire pâlir. 13 heures, avenue de l'Opéra. Le groupe Malavoi se produit en concert. L'endroit rêvé pour rencontrer des Antillais.

– Bonjour, Monsieur, vous êtes antillais ?

– Ah, non, désolé, je suis camerounais.

– Et vous, Monsieur, êtes-vous antillais ?

– Non, je suis africain.

– Et vous, Madame, êtes-vous antillaise ?

– Ça ne se voit pas, non ?

La seconde histoire, beaucoup moins

drôle, s'est produite dans le prétoire de la vingt-troisième chambre correctionnelle du tribunal de Paris, là où l'on juge les flagrants délits.

Depuis le début de la séance, les peines d'emprisonnement vont bon train. Les prévenus se succèdent. Le procureur requiert l'application de la loi. Un vague regard en direction du box des accusés : « Tiens, un Noir. » Emporté par sa fougue oratoire, il demande la reconduite à la frontière.

Hélas, bien que noir, le prévenu étant antillais, n'en était pas moins français. Des ambiguïtés que reflètent les Domiens interrogés par Différences.

JE PARS, C'EST LOGIQUE. Déjà maintenant, c'est très difficile pour un guadeloupéen de vivre en France, alors vous imaginez, pendant l'indépendance, ce sera comme pendant la guerre d'Algérie. □

JE NE SAIS PAS VRAIMENT. La Martinique est une petite île. Son indépendance pourrait être problématique, à moins qu'il n'y ait une association avec les autres îles. Je ne pense pas que cela soit vraiment possible. Les matières premières sont traitées en métropole. A part la canne à sucre, on n'a pas grand-chose. La vie là-bas est plus agréable, si j'avais pu, j'y serais restée. □

JE NE VOIS PAS TROP la Martinique indépendante. On dépend trop économiquement de la France. Si on accède à l'indépendance, les usines fermeront. □

J'IRAI, MEME AVANT pour contribuer à cette accession à l'indépendance. □

MA DECISION DEPENDRA du régime qui sera instauré. □

JE RETOURNERAI dans mon île pour travailler à sa reconstruction. □

JE TRAVAILLERAI pour la Guadeloupe, car je pense qu'il y a des choses à faire. □

L'ECONOMIE lie la France et les Antilles. J'aimerais y vivre, quel que soit son statut. □

SI J'AI UN TRAVAIL LA-BAS, j'y vais. Je défendrai mon pays mais, pour l'instant, je n'en ai pas les moyens. Le pays natal nous appelle toujours d'une manière ou d'une autre. Si on renie sa race, on renie sa couleur. □



JE N'ATTENDS QUE ÇA, je veux être libre. □

JE SUIS ANTILLAIS. La France ne fait que nous financer. Un point c'est tout. □

ANTILLAISE A 100 %. Je retourne chez moi sans hésiter. Si je suis en France, c'est pour des raisons économiques, mais je préfère être assistée chez moi que dans un autre pays. □

EN CAS D'INDEPENDANCE, on aura beaucoup de difficultés à affronter, notamment économiques, car la Martinique ne produit plus rien. De plus, il ne sera pas possible de résister à la pression des voisins. □

SI CELA SE PRODUIT, JE REPARTIRAI. Je ne me sens pas très bien dans ma peau ici. □

ON VERRA BIEN quand cela se produira. Je ne suis jamais posé la question. Si on ne nous expulse pas d'ici là. □

JE REPARS en Martinique. J'ai toujours voulu vivre là-bas. □

ET SI LES RUSSES DEBARQUENT en France, que faites-vous ? Vous ne le savez pas ? Eh bien, moi non plus. □

JE RETOURNE AUX ANTILLES. Je préfère vivre là-bas qu'ici. La vie y est plus agréable. Si cette hypothèse se réalisait, cela voudrait dire que mes compatriotes auront milité pour l'indépendance et, à ce moment-là, je souhaite être à leurs côtés. □

SI ÇA SE PRODUIT, je continuerais à être immigrée ici. Là-bas, il n'y a rien de bon. Ça fait quinze ans que je vis ici. Je ne pourrais plus vivre en Martinique. □

JE RESTE ICI, mais j'opte pour la nationalité martiniquaise. Je m'estime antillais et citoyen du monde, mais pas français au sens de gaulois. Les Antilles, c'est mes racines, elles existent, c'est sur ma gueule, mais je n'y vivrais pas pour autant.

Propos recueillis par Dolores ALOIA

— Opéra-Show —



LES TROIS ENIGMES DE TURANDOT

L'opéra de Puccini monté à Paris, ou la Chine mythique, c'est-à-dire cruelle et énigmatique, au milieu du Palais omnisports de Bercy.

1924 un soir de novembre, en Belgique : un homme s'effondre, terrassé par une crise cardiaque, après les longues souffrances d'un cancer à la gorge. Cet homme, c'est Giacomo Puccini (1858-1924). La camarade est venue le prendre avant qu'il ait pu terminer son ultime chef-d'œuvre, créé à la Scala de Milan le 25 avril 1926, sous la direction du maestro Toscanini. Le soir de la première, le chef s'arrête à la fin du premier tableau du troisième acte, se tourne vers le public et dit : « Ici, à cet endroit, Giacomo Puccini cessa son travail ; la mort en cette occasion fut plus forte que l'art. » Et un homme, dans la salle, de crier : « E viva Puccini ! » Cette œuvre, c'est **Turandot** (1) : une belle légende exotique, une œuvre inachevée, peut-être un des grands mythes de la modernité. Puccini, dans l'optique du vérisme (2), est à la recherche du folklore (au sens ethnologique du terme) et de l'exotisme absolu, éloignement spatio-temporel maximal : la Chine légendaire des temps immémoriaux et l'histoire de la cruelle princesse Turandot. Cette recherche a une double finalité : permettre des variations fécondes sur un des thèmes essentiels de son œuvre : l'amour impossible confronté à la mort, (un lieu commun de la mythologie occidentale, la lutte d'Eros et Thanatos), et alimenter la recherche et l'invention musicales aux sources de différentes traditions musicales ; dans **Turandot** : modes pentatoniques à l'orientale, motifs folkloriques chinois. La légende orientale de la cruelle

Turandot est une légende baladeuse, qui s'est promené pendant des siècles avant de rejoindre les portées pucciniennes. Hormis la composante exotique déjà citée, c'est probablement la structure simple et pathétique de la narration et ses connotations mythiques qui peuvent expliquer cet intérêt.

Les figures du pouvoir

Un récit simple et porteur de pathos. Des personnages typés, voire stéréotypés, dans un cadre conventionnel : Pékin, capitale d'un empire de légende. Son peuple, omniprésent et soumis, mais, dans la tradition tragique grecque, acteur important du drame lyrique. Quatre figures du pouvoir qui s'affrontent. Le pouvoir en place et ses deux figures : celle du passé, le vieil empereur Altoum, prêt à passer le flambeau à celle du futur, sa fille, la savante, belle, vierge et cruelle princesse Turandot. Le pouvoir occulte et ses deux figures : celle du passé, le vieux roi tartare détrôné et prisonnier de l'empereur Timur, et celle du futur, un prince inconnu, jeune, beau, intelligent et courageux, fils putatif du précédent. Mais cela reste caché, comme d'ailleurs son nom. Calaf. Puccini détruit l'équilibre de cette structure binaire en y ajoutant le personnage de Liù, jeune esclave, fidèle à Timur dans son malheur et amoureuse en secret de Calaf. Une intrigue simple. Turandot, en mémoire à son aïeule Lo-U-Ling, victime d'un prince étranger conquérant, habitée par cette peur ancestrale de l'homme venu d'ailleurs (mais n'est-ce pas l'homme

tout court, dans sa différence ?), a fait vœu de ne se donner qu'au héros audacieux, capable de résoudre les énigmes qu'elle propose. Les têtes des princes étrangers tombent, puisque tel est le châtement des téméraires ne remplissant pas le contrat. Calaf résout les trois énigmes, cependant Turandot ne veut pas céder. Il lui donne une nuit pour réfléchir à l'énigme qu'il lui propose : quel est son nom ? Si elle réussit, il acceptera la sentence. Le pathos survient à travers l'esclave au grand cœur, Liù, détentrice du secret du nom et que l'on voue à la torture. Elle ne révélera pas le nom de l'aimé. Ainsi, elle ne dira pas son amour et préférera se suicider. Exit Liù. Au matin, Calaf donnera lui-même à Turandot désemparée la réponse.



A gauche, Ghena Dimitrova, à la Scala de Milan ci-dessus, le décor de Turandot, version parisienne.

Celle-ci, touchée au cœur dès le premier instant, se soumet et clame au monde (pékinois) le nom du prince : « *Amour !* » Le récit des librettistes (Adami et Simoni) est, bien sûr, prétexte à dire autre chose, comme dans toute poésie ou dans tout mythe. L'épreuve des énigmes que subit Calaf, dont l'issue doit être la mort (Thanatos) ou l'amour (Eros), en dehors de son caractère authentiquement initiatique, est un avatar évident du mythe d'Œdipe et du Sphinx.

Il mio misterio...

Mais la signification est différente. Si Œdipe ne connaît pas son origine, c'est-à-dire le nom de son père, donc le sien, il croit connaître l'issue de l'épreuve que lui impose le Sphinx : le pouvoir par le mariage. En fait, il ne connaît que des apparences de vérité, c'est-à-dire rien. La révélation sera celle de son ignorance et la cécité, son châtement, le conduira à la descente en lui-même, où est enclose sa vérité. Calaf, lui, a d'abord la révélation de son origine, du nom de son père et du sien, mais il occulte sa vérité : « *Il mio misterio è chiuso in me...* » (« *Mon mystère est clos en moi...* ») chante-t-il au début du troisième acte, mais il ne connaît pas l'issue de l'épreuve des énigmes, puisque toutes les réponses fournies à Turandot sont ambivalentes. A la question : « *Elle renaît chaque nuit et chaque jour elle meurt !* », la réponse « *espérance* » peut signifier : l'espoir de Calaf (= amour de Turandot) ou l'espoir de Turandot (= la mort de

Calaf), selon que les réponses suivantes seront bonnes ou mauvaises. A la question : « *Si tu te perds ou t'éteins, il se glace ! Si tu rêves de conquête, il s'enflamme !* », la réponse « *sang* » peut signifier : le sang de Turandot (= la défloration) ou le sang de Calaf (= la décapitation). A la question : « *Glace qui t'enflamme et se glace de ton feu !* », la réponse « *Turandot* » ne peut avoir qu'un seul sens : « *l'amour* ». C'est le silence, donc l'absence du nom Turandot, qui peut signifier la mort. Calaf, donnant le nom, résout l'équation de l'amour. Ainsi, l'épreuve initiatique est plus complexe et plus définitive que la devinette œdipienne. Calaf vainc et sait qu'il possèdera Turandot : « *All'alba vincerò !* » (« *Je vaincrai à l'aube !* »). Reste le problème du délai supplémentaire que s'impose le héros en concédant des « prolongations » à la princesse vaincue par sa propre loi. Pourquoi cette dernière énigme du nom, le sien ? Elle entraîne la mort de Liù, élément pathétique mais structurellement non essentiel, plutôt dans la lignée des morts des « *petites bonnes femmes* » pucciniennes : Manon, Mimi, Butterfly... Elle s'explique peut-être par la phrase que chante Calaf, au troisième acte : « *... sulla tua bocca lo dirò... Ed il mio bacio scioglierà il silenzio che ti fa mia !* » (« *Sur ta bouche, je le dirai... Et mon baiser dénouera le silence qui te fait mienne !* »). Cet aveu fait de Calaf un vainqueur qui donne son mystère : son nom, son amour, son sperme.

Comportement en partie suicidaire, ludique, puisqu'il sait déjà qu'il révélera son nom. Donc, si l'amour est homme, il doit procéder du don. Calaf ne peut prendre Turandot vaincue, comme une victime ; il lui permet d'accepter le don, et le sens mythique n'est pas l'équation plus haut citée, mais l'égalité : Nom = Amour. Le nom donné révèle le mystère de l'amour. Dans ces conditions, le duo final est le duo de la révélation et de l'accomplissement de l'amour. Ainsi, la dernière œuvre de Puccini connaît une fin heureuse, et **Turandot** devient un des mythes positifs de la modernité : seul opéra où l'héroïne ne meurt pas, où l'amour triomphe totalement, où, le compositeur, remontant par l'exotisme aux origines légendaires d'un mythe dénouant une vieille peur ancestrale et instituant des héros positifs, semble tracer les routes de l'opéra de demain, comme Debussy avec **Pelléas et Mélisande**, Alban Berg avec **Lulu**, œuvre inachevée aussi. Mais ces œuvres, grandioses, magistrales, authentiquement modernes, resteront uniques et ne connaîtront pas de postérité. □

Claude JALLET

(1) 28 mai - 20 juin, vingt-et-une représentations au Palais omnisports de Bercy. Bibliographie : - G. Puccini, de Dominique Amy, Musiciens de tous les temps, Seghers ; - Puccini, d'André Gauthier, Solfège, Seuil ; - Turandot, de Puccini, l'Avant-Scène, opéra n° 33, mai-juin 1981. (2) Vérisme : mouvement littéraire d'abord, puis musical, inspiré par le naturalisme français et dirigé contre le romantisme.

- D'ici et de là -

FAITES CHAUFFER LA COLLE

Identité morcelée, fragmentée, l'Antillais et l'artiste de la Caraïbe tentent de recoller les morceaux que l'histoire a brisés. Jenny Alpha, Jean Métellus, Julie Lirus et Julius Amédé Laou témoignent.

JULIUS AMEDE LAOU (1) « Quand on appartient à une communauté, on a un paysage dans la tête. Le paysage intérieur de l'Antillais, c'est ce rythme, cette vitalité, cette nature africaine, déchirée par l'esclavage, brisée par le viol catholique.

Nous vivons une époque dans laquelle le Noir est utilisé comme un pantin exotique. L'image médiatique du Noir est toujours celle de « *Y'a bon banania* » ou « *Cocorico boy* ». La France a cinquante ans de retard sur les USA ou la Grande-Bretagne où des émissions de télévision sont animées par des Noirs.

Les artistes antillais ont le devoir de créer des groupes d'influence pour imposer leur image. Une nouvelle génération s'y prépare. » □

JULIE LIRUS (2) « L'identité de l'artiste antillais est celle d'une personne qui exerce une fonction créatrice dans une société qui n'est pas la sienne.

L'Antillais est en quête de lui-même. Et c'est cette quête qui est à l'origine de sa démarche créative, comme pourrait l'être un choc esthétique ou politique. Se chercher n'est pas un jeu, c'est une souffrance, une cassure. Comme l'aurait dit Franz Fanon, la création n'est pas étrangère au contexte qui lui donne le jour.

Il reste à l'Antillais à transcender son histoire de colonisé, de complexé. Je suis une négresse et fière de l'être, c'est cela l'antillanité. Je plaide pour que l'Antillais soit lui-même de plus en plus. Je dis qu'il est possible de se trouver si on est sur le chemin. » □

Propos recueillis par Daniel CHAPUT

(1) Cinéaste, écrivain, auteur de théâtre.
(2) Responsable des Affaires sociales à l'ANT et auteur du livre *Identité antillaise*, aux éditions caribéennes.



Jenny Alpha, dans Roméo et Juliette

JENNY ALPHA « C'est en écoutant le conteur Théodule, alors que j'étais toute petite, que l'amour du théâtre est né dans mon cœur et ne devait plus me quitter.

J'ai appris le métier sur le tas à la Libération. A l'époque, il n'était pas question de présenter sa candidature au Conservatoire, car aucune pièce du répertoire, sauf *Othello*, et encore, ne

pouvait être jouée par un acteur noir, sans risquer de provoquer au minimum la surprise défavorable du jury. Quelques comédiens de couleur ont cependant réussi à s'imposer, comme Robert Liensol, Habib Benglia, Joséphine Baker, Alexino Joe Alex ou Darling Légitimus. Pour les autres, dont j'étais, que de vaines tentatives !

Les anecdotes ne manquent pas à ce sujet. Je jouais une des sept femmes de l'opérette *Une femme par jour* au casino de Genève. Quand la troupe arriva à Paris, on me retira le rôle d'Anita la cubaine pour le confier à une actrice blanche. Motif invoqué par l'auteur, M. Van Parys : « *Une négresse, dans ma pièce, à Paris ! Vous n'y pensez pas ! La critique et le public vont prendre ma pièce pour un bordel et on criera : Faites descendre la négresse.* » Résultat j'ai joué la tenancière d'une maison, dans *Le train de 8 h 47* de Courteline. Albert Willemetz, enthousiaste, m'a proposé de jouer une des trois cent soixante-cinq femmes des *Aventures du roi Pausole*, mais les héritiers de Pierre Louÿs se sont indignés : « *Ce serait trahir la pensée du Maître défunt.* »

L'aventure théâtrale n'a véritablement commencé qu'avec *Les Nègres* de Genet, mise en scène par Roger Blin. C'était d'une telle beauté, que le comédien noir pouvait échapper à la couleur de sa peau, un peu comme dans une légende soucouyan des Antilles, où l'on peut accrocher sa vieille peau à un arbre et en changer l'espace d'une nuit.

Je me battraï jusqu'au bout avec le souvenir de Noël Villard (1) pour que les comédiens de couleur soient des comédiens à part entière. » □

Propos recueillis par Julien BOAZ

(1) Ecrivain, poète, dramaturge.

JEAN METELLUS

Ecrivain, poète et... neurologue, l'Haïtien Jean Métellus vit aujourd'hui en banlieue parisienne. Parallèlement à ses activités médicales (en milieu hospitalier), il travaille à son quatrième roman (1) et vient de publier de nouveaux poèmes sous le titre Voyance (2) ; subtile poésie de plain-chant au lyrisme très maîtrisé. Dans la cour d'un pavillon, une casemate d'écriture : une table, des étagères ployant sous les bouquins, une carte-planisphère, un divan de repos, un crâne (souvenir de carabin) et un chromo du fameux nègre, le Roi Christophe...

- Dans quelles circonstances avez-vous quitté Haïti ?

Jean Métellus : Disons que je l'ai quitté à l'époque par... prudence ; j'étais prof et membre d'un syndicat en voie d'être dissous...

- Et vous vous sentez quand même « exilé » aujourd'hui en France ?

Jean Métellus : Il y a maintenant à travers le monde une « diaspora » haïtienne mais je ne sais pas si j'en fais partie... Bien sûr, je m'intéresse naturellement à tout ce qui se passe là-bas et j'ai gardé des contacts haïtiens. Etre obligé de parler français toute la journée crée en moi le manque de la langue créole. Alors, chaque fois que je rencontre des amis haïtiens nous prenons ensemble de vrais bains de langue maternelle...

- Dans votre dernier roman, *Une Eau-Forte (paru chez Gallimard), toute l'action se situe en... Suisse. Etrange pour un Haïtien d'origine ! Certains de vos lecteurs ont-ils été « déroutés » par ce livre ?*

Jean Métellus : Oui et ça m'a un peu attristé. Des lecteurs n'ont pas été contents de moi parce qu'il n'y avait évidemment ni boudin créole, ni punch au coco, ni bananiers et pas d'exotisme ! Vendre de l'exotisme, non ! ce n'est pas mon propos.

- Vous êtes aussi, aujourd'hui, neurologue. Comment vous est venu le choix de cette spécialité ?

Jean Métellus (sourire) : Rien à voir avec les rites vaudous !... Un « patron » à la Salpêtrière m'a beaucoup impressionné ; il a un peu été mon... Charcot. C'est lui qui a été à l'origine de mon orientation. Mais dans la neurologie, je me suis spécialisé dans les

troubles du langage, de la parole et de la voix. Je me suis même occupé des troubles de l'aphasie chez un Chinois. Je me suis aussi intéressé à l'aphasie des illettrés et à son type de fonctionnement. A l'hôpital, actuellement, je m'occupe des vieillards et des enfants...

- Et le concept de « négritude » qui a sans doute fait son temps, il vous a quand même marqué ?

Jean Métellus : C'est un mouvement qui a été nécessaire ; un « concept » d'ailleurs créé par un Haïtien et pas seulement par des penseurs noirs comme Césaire ou Senghor. Mais je n'ai pas vécu cela comme eux ; je ne me suis jamais senti « négritologue » (sic)... J'ai d'abord perçu le problème sur le plan économique et national. Haïti, mon pays, a toujours vu son indépendance contestée même si c'est un des rares « pays noirs » à avoir pris son indépendance avant qu'on la lui donne. Mais tout a été fait pour la tuer



Jean Métellus

dans l'œuf... On voit ce que ça a donné maintenant : une indépendance acquise dès 1804 pour aboutir à une « néo-colonie » américaine (comme la plupart des petits pays d'Amérique du Sud, sauf Cuba). Moi, si j'ai vécu la « négritude », c'est dans le cadre d'une race et d'un petit pays opprimé que l'on n'a jamais voulu admettre réellement à la table des nations (malgré une présence « fantomatique » à l'ONU, à l'UNESCO, etc.)... Mais quand Senghor écrivait : « *La raison est hellène, la sensibilité est nègre* » Non ! J'ai toujours refusé la césure et ces termes. Je revendique les deux : raison et sensibilité ; le droit aussi de réfléchir sur les neurones et les problèmes du langage comme n'importe quel occidental. □

Propos recueillis par Jean-Jacques PIKON

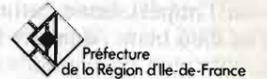
(1) Métellus travaille à une suite de *La Famille Vortex* (à paraître chez Gallimard).
(2) Coll. « Monde Noir Poche » (éd. Hatier).

DÉLÉGATION RÉGIONALE DES DROITS DE LA FEMME

cifordom

Centre d'Information, de Formation, Recherche et Développement pour les originaires d'Outre Mer.

FEMMES D'OUTRE-MER VOTRE CONTRACEPTION



RENCONTRE CIFORDOM

- écoute
- détente
- information
- réflexion
- solidarité
- décision
- témoignage

Point de rencontre pour les femmes, un lieu de décisions

FEMMES D'OUTRE-MER

Tous les mardis, de 19 heures à 21 heures

Point de rencontre CIFORDOM
66, rue de l'Aqueduc, 75010 Paris
Tél. : (1) 205.49.69, M° Stalingrad

Lectures

PAYS-CI, PAYS D'AVANT. Plus que des mots, plus qu'une poésie, l'écriture baroque d'Edouard Glissant est une déchirure, un chant baroque qui célèbre le « pays rêvé », le pays « d'avant ». « Là où pays et sang se mêlent au demeurant. »

Tel un peintre, un sculpteur, un plasticien de l'image profonde, il restitue le contour complexe et coloré de l'identité d'une communauté marquée dans ses chairs d'une douleur insondable. « Nous n'avons drap pour nous lever sur l'algue. » Communauté esclave, puis violée par l'impérialisme catholique au nom d'un dieu blanc, dans les larmes et le sang. Si l'auteur nous dit de sa révolte et du « pays réel », « nous épelions au vent la harde de nos cris », il dit aussi de son espoir : « Remontons l'amour tari, découvrons l'homme, la femme. »

« Parole labourée » qui nous mène jusqu'au rivage de la transparence « sable trop chaud mêlé au sable de minuit », elle est de celle qui élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes, dans l'extrême urgence, là même où « les étoiles meurent d'un seul or ». D. C. □ **Pays rêvé, pays réel, d'Edouard Glissant, aux éditions du Seuil.**

LUXURIANCE. Edouard Glissant, dans le recueil intitulé **les Indes** (composé de trois textes : *les Indes, Un champ d'îles, la Terre inquiète*), a certes fait « la synthèse entre une conscience révolutionnaire et l'exigence d'une poétique nouvelle », comme l'écrit Jean Paris. Ces textes, prose rythmée ou vers libres, cisèlent des images qui nous impliquent dans les éléments de cette nature – les Antilles, les Indes. L'on pense à Saint-John Perse. Le poète lui-même ne devient-il pas « Cet arbre sur la falaise/ Et qui ne cesse de tomber » ?

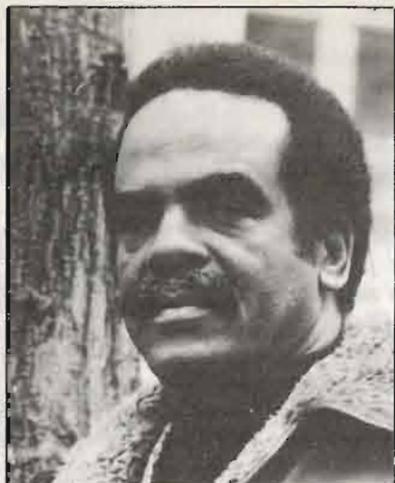
Refrain lancinant, cette phrase revient comme une marée : « Et que dire de l'océan sinon qu'il attend ? » Paisible et dense immobilité, chant interrogatif du poète qui s'efface ainsi humblement devant l'imposante, l'originale matrice...

Ici est chantée la luxuriance d'une contrée « comme une Inde fabuleuse », mais « qui dépérit » ; ce champ d'îles que labourent les mots.

Les Indes disent la découverte, l'épopée de ces « chercheurs d'or », utopiques et meurtriers, les massacres au nom d'une prétendue supériorité. De cette double recherche, vers l'Est et vers l'Ouest, des Indes fabuleuses, de cette double et

Edouard Glissant des Indes au pays rêvé.

Les Macloma, des clowns qui font un malheur. Panique chez les Rastas, vue par Laurence Suhner.



historique méprise (sanglante et ruineuse pour l'histoire de l'humanité), le poète tire le mot de sa quête : « Mais les Indes sont vérité »... donc une, géographiquement aussi. Le conquérant ou le négrier (le « il » répétitif, très dur, le désigne simplement) peut bien violenter femmes et pays, il reçoit réponses d'immuable sagesse : « Mais le rivage sommeillait

[dans son éternité] Mais la forêt bruissait

[dans son éternité...] La femme se taisait, si belle

[dans son éternité.] Sagesse millénaire opposée à la geste inquisitrice : « Et le cheval avance, et le cavalier crie... » Et c'est bien à la recherche qui ne serait pas « dure » que nous convient ces poèmes : « Confiance ne soit plus en celui dont le Chant s'altère et la parole devient dure. Qu'on lui enlève cet usage de la voix [...] s'il veut renaitre à la splendeur qu'il a tenté de dire [...] qu'on le débâillonne. »

Toute initiation dépente ce cycle de mort-résurrection. Tout verbe – et d'abord celui de la poésie – voit son « or » germer au creuset du silence.

Contre toute tolérance passe par une conquête civilisatrice... de soi : et l'alchimiste doit se transformer d'abord pour avancer dans sa recherche.

Aucune œuvre majeure, du **Yi-King** (ou du **Quichotte**) jusqu'à la **Recherche du temps perdu**, qui ne contienne implicitement ce message.

Aucune connaissance ni création sans ce dégagement, hors de nos « métaux vils », haine, cupidité, bêtise, intolérance, de notre « or ». Ce livre, ces images éblouissantes, travail et bonheur des mots, nous rapprochent de l'Inde idéale. □

Claire RAILLARD

Les Indes, d'Edouard Glissant, éditions du Seuil. Collection Points Littérature. Textes de 1952, 1954, 1955.

LA TEMPÊTE. Prospero et Caliban – Psychanalyse de la colonisation, parut en France en 1950. La rébellion qui éclata en mars 1947 à Madagascar et qui fut suivie par de brutales répressions donna l'occasion à Octave Mannoni de se pencher, et ce pour la première fois, sur la mentalité du colonisé, mais surtout sur celle du Blanc devenu colonisateur.

Transposant la **Tempête** de Shakespeare, il oriente ses réflexions et ses observations autour de ce thème. Caliban, c'est le sauvage, le Noir qui, un beau jour, voit débarquer le Blanc, le colonisateur. Prospéro, c'est le Blanc, l'Européen qui amène avec lui « la » civilisation sur l'île, celui qui apporte au colonisé un nouveau langage, de nouvelles coutumes et tous les outils de la civilisation.

Prospéro, c'est aussi celui qui sait, celui qui est certain et qui reproche à Caliban, le Malgache, de ne pas lui être reconnaissant des bontés, réelles ou imaginaires, qu'il lui prodigue en toute bonne foi, de ne pas savoir, enfin, dire simplement « merci ». Avec **Prospéro et Caliban**, ce livre « inclassable » suivant les spécialistes (ethnologues, psychanalystes, hommes politiques en tous genres), Octave Mannoni fait une véritable psychanalyse des rapports étroits qui unissent colonisé et colonisateur.

Ce dernier projette dans une attitude délibérément raciste et haineuse ses propres terreurs et ses peurs ancestrales qu'il n'ose pas ou n'a pas les moyens d'extérioriser autrement. L'attitude raciste apparaît donc, en définitive, comme la dernière ressource logique du colonisateur. Le Noir, le colonisé, lui permet d'exorciser le plus tranquillement du monde ses vieux démons, sur un continent qu'il a conquis mais qui lui demeure, de toute évidence, étranger. □

Joëlle TAVANO

Prospéro et Caliban – Psychanalyse de la colonisation, d'Octave Mannoni, éditions universitaires.



KINGSTON, JAMAÏQUE, 21 h 30, traqué par la CIA et le KGB (bonsoir), Bobber le rasta n'est autre que Boris le fils de Ivan Vassiliev, ce savant russe qui parvint à dominer la matière par l'esprit « au contact d'un parapsychologue fou, moitié yogi, moitié médium ».

Bobber, prophète rasta sérieusement allumé et diplômé de l'université, est le héros d'une course poursuite à travers le souvenir de son père, le fantôme de Marcus Garvey, et les lois de l'antigravitation que tiennent absolument à s'arracher les services de renseignements des deux grandes puissances, pour cause de balistique spatiale.

Une BD « Rasta-fiction », sur fond de lutte contre l'oppression, signé Laurence Suhner. Côté dialogue, c'est un peu carré pour le genre, mais côté dessin, ça vaut parfois le détour. □

D. C.

Rastapanique de Laurence Suhner, aux éditions Jean-Marie Bouchain.

HOMMAGE A BOB MARLEY

Le 11 mai 1981 nous quittait le dieu, le pape, l'incarnation vivante de la musique reggae. Un concert géant en son honneur, à sa mémoire, vient d'être organisé à Balard.

Un bon disque vient de sortir (1), qui rassemble les meilleures sonorités des groupes Jah Ark and Adioa, Azikmen, Whach'da, Ras Negus, Fitzrov William & José et Apartheid Not qui, avec un morceau comme *Voduto*, atteint les sommets du grand art.

D'autres groupes comme Yaya Az & Think (2), et Misty in Roots se sont associés à cet hommage. Yaya Az & Think d'abord, en affichant complet lors de son passage au Forum des Halles, et c'est peu dire. Un groupe qui a bien bougé ces derniers temps

Théâtrissimo

L'ENFER ET L'ENDROIT. « Le clown est l'animal le plus proche de l'homme », comme en témoigne une nouvelle fois **Fast & Food**, le dernier spectacle des Macloma. **Fast & Food**, c'est pile et jardin, c'est l'enfer et l'endroit, où deux théâtres sont hués par le public auquel ils déclarent la guerre sur le mode de la pièce à l'envers.

Critique affectueuse du théâtre et de sa théâtralité, dans la tradition de l'ancien boulevard du crime. Strip total jusqu'à l'os, un fait divers débouche sur un drame historique : la Troisième Guerre mondiale, dont les protagonistes ne sont autres que Philippe Azoulay et Alain Catonné. Comédia del arte, cinéma burlesque américain, théâtre oriental, **Fast & Food**, c'est tout ça à la fois. Un spectacle très prometteur. J.B.

et qui part au mois de septembre pour quelques années se ressourcer dans l'Afrique profonde, ça nous promet quelques bons disques.

Le groupe Misty in Roots ensuite, qui après **People Unite in progress** (3), vient tout juste de sortir un autre album **Musique O-Tunya**.

Un reggae très africain en provenance du Zimbabwe et de la Zambie. Ça claque super, c'est du grand reggae à la Pablo Moses.

Le souvenir de l'immense Bob Marley hante la conscience de toutes les nouvelles générations du reggae. Il peut dormir tranquille, ses frères ne sont pas prêts d'oublier sa simplicité, son rayonnement, source incessante d'inspiration. □

Stéphane JAKIN

- (1) *Hommage à Marley* EM/DIS distribution.
- (2) *Stop that train* SFPP distribution.
- (3) *People Unite publications LTD.*

Fast & Food. Les Macloma à Dejazet, 41, boulevard du Temple, 75003 Paris. Tél. : 887.97.34. Jusqu'au 29 juin, réduction accordée au porteur du badge « Touche pas à mon pote ».

PLOUM, PLOUM TRALALA. A livre grand ouvert, c'est l'histoire de Ti Jean. Un petit garçon désobéissant, qui fait beaucoup de peine à sa maman car il se fout du bon dieu. Mais quand le diable demande sa rançon, il n'entend plus raison...

On vagabonde dans des lieux magiques, on cause aux bêtes avec le *compé* Macaque, *compé* Touloulou-crabe et le *compé* crapaud. L'imaginaire des Antilles se dévoile, c'est très musical, très visuel. D. C. □

Ti Jean et l'oiseau Diable. Théâtre Noir, 16, rue Louis-Braille, 75002 Paris. Matinées enfantines les mercredi, samedi et dimanche, jusqu'au 30 juin (15 h).

DIX ANS PLUS TARD. La première création de la troupe du Théâtre noir en 1975 avait été **Gouverneurs de la rosée**. Dix ans plus tard, sur les mêmes planches de ce théâtre qu'il a fondé, Benjamin Jules-Rosette a repris ce grand classique de la littérature haïtienne.

Paru en 1945, **Gouverneurs de la rosée**, ce roman de Jacques Roumain, écrivain et homme politique, conte le retour de Manuel à Haïti, dans son village natal, après quinze ans de labeur à Cuba.

Retour douloureux, puisque paysage comme cœurs ont changé. Un déboisement inconsidéré a perturbé l'équilibre naturel, privant le village d'eau et entraînant sécheresse et misère. Au village, le sang a coulé, suite au partage des terres et la grande famille de jadis se trouve maintenant scindée en deux clans ennemis. La fatalité et la résignation des villageois qui, tour à tour, s'en remettent à Dieu ou aux pratiques vaudou sont inacceptables pour Manuel qui a connu dans l'exil la rage qui fait tenir debout et les luttes sociales : « Les affaires du ciel et les affaires de la terre, ça fait deux. »

Et pour ce qui est de ces affaires-là, celles de la terre et de la solidarité, Manuel va les prendre en main en partant à la recherche d'une source. Source dont l'eau lavera le sang versé et fera de chacun le gouverneur de la rosée, le maître et responsable de sa propre terre.

Traversé, imprégné du parler créole, servi par des acteurs de qualité, **Gouverneurs de la rosée**, cri de révolte et d'amour, continue de remporter maintenant, comme il y a dix ans, l'adhésion du public. C. M. □

Gouverneurs de la rosée. Théâtre noir. Mise en scène de Benjamin Jules-Rosette.

- Toiles -

ADIEU FOULARDS, ADIEU MADRAS

Le cinéma des Caraïbes existe, nous l'avons rencontré et il n'avait rien d'exotique

Les films de qualité ne manquent pas aux Antilles françaises, comme dans l'ensemble des Caraïbes. Ils ne constituent pourtant que des aventures, extraordinaires certes, mais à portée limitée. Mises bout à bout, ces œuvres cinématographiques disent malgré tout les Caraïbes. La recherche d'une identité s'accompagne d'un souci constant de réalisme social et d'une référence régulière à l'Afrique. L'image donnée des Caraïbes par ses propres cinéastes commence par une réappropriation du paysage rural, symbole de la naissance de ce nouvel univers né de la déportation de millions d'hommes. Avec ce retour vers les campagnes, s'affirment des cinémas de « dénonciation » sociale.

Mais, parce qu'ils s'insèrent dans des sociétés profondément marquées par l'irrationnel, ces films sont traversés par un symbolisme poétique, voire fantastique. La référence au thème du zombie et aux pratiques magiques, aux dieux africains, dans de nombreuses œuvres récentes produites dans les Antilles françaises, à Cuba et en Haïti, traduit bien ce mouvement. On ne peut cependant pas encore parler, du point de vue de l'écriture, de cinéma régional.

Paradoxalement, c'est un film réalisé par un non Antillais (un « métro » : François Migeat) qui permet de poser un autre regard sur l'identité culturelle antillaise et le cinéma. **Le Sang du flamboyant** porte en lui les éléments d'un cinéma caraïbe authentique, par sa référence à des situations caractéristiques des Antilles, de Haïti, Cuba ou Porto-Rico, c'est-à-dire modelées dans le creuset culturel caraïbe : personnage de l'esclave en fuite, thème du voyage - retour spirituel vers l'Afrique, invocation des dieux africains, place du conte et liens avec les disparus, relation maître-esclave...

François Migeat installe également les Antilles dans leur cadre rural. Il fait

référence à la veillée funéraire et au conte comme véhicules de la mémoire antillaise ce qui, effectivement, correspond à des pratiques encore fort vivaces dans les campagnes.

Le scénario du **Sang du flamboyant** est inspiré d'un fait réel : l'affaire Beauregard. Toutefois, et le réalisateur le dit clairement : « *Il n'en est ni la relation fidèle, ni l'analyse psychologique, mais plutôt une projection plus large dans le contexte antillais. (...) Albon, c'est l'homme qui, dans les bois, renoue avec la tradition des nègres marrons, ajoute François Migeat. Il réinvente leurs tactiques, retrouve leurs caches et leurs sentiers. Il est aussi celui qui, farouche-ment, s'attaque aux institutions et à l'administration coloniale, celui qui se rebelle contre la toute-puissance du propriétaire terrien.* »

Un espace en mouvement

La référence à l'Afrique permet aujourd'hui d'affirmer le cinéma antillais dans son cadre caraïbe. Les Caraïbes, pourtant, n'ont pas été faites que d'apports culturels africains ; aujourd'hui, pourtant, cette phase est nécessaire. A une époque où l'apport français est ressenti comme coercitif, où nombre d'auteurs se posent la question de l'indépendance ou de l'autonomie, une telle reconquête de l'espace culturel caraïbe commun est synonyme de mouvement ; en un langage plus « marxiste », on pourrait qualifier cette référence de « révolutionnaire ».

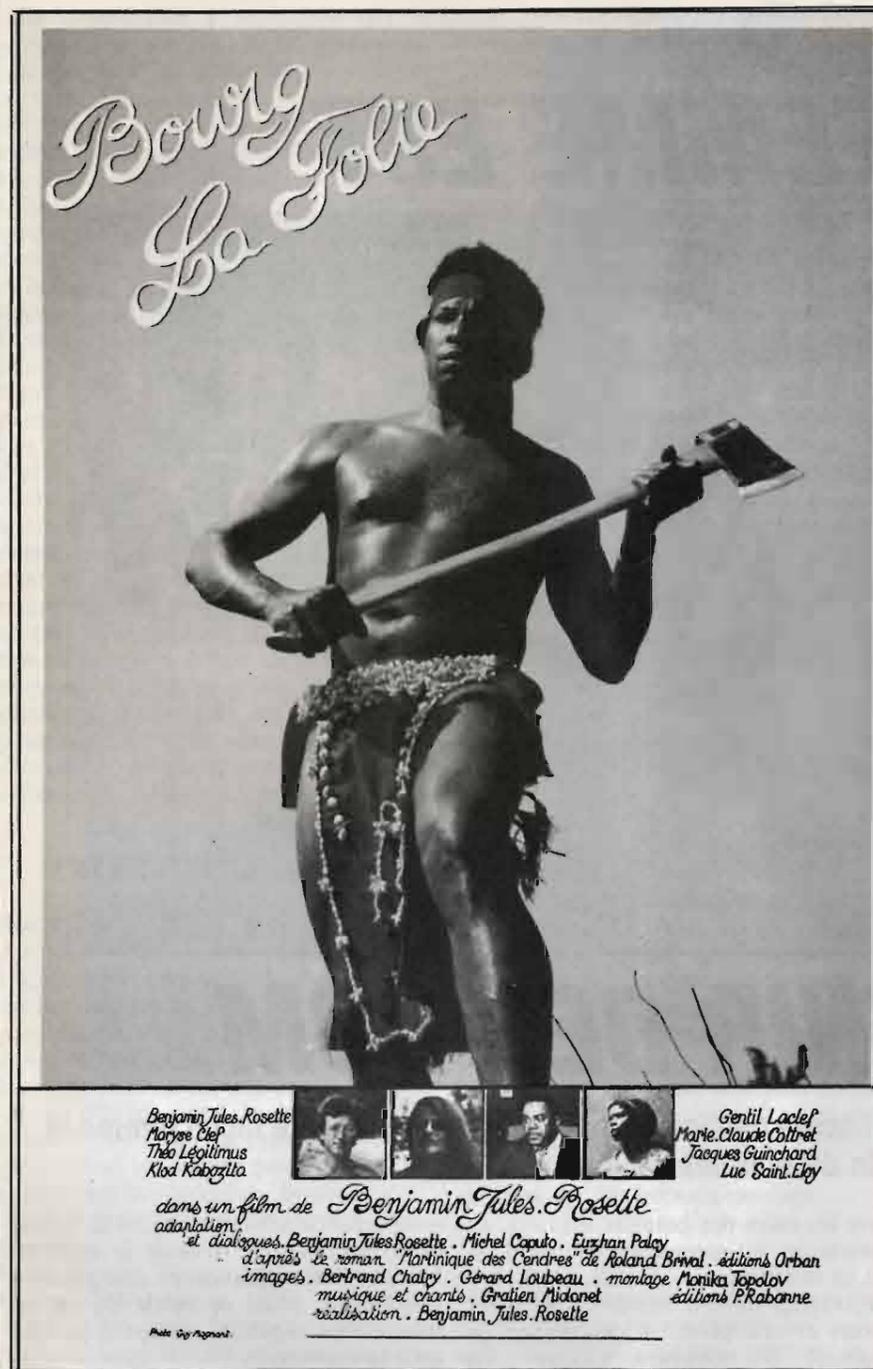
Le premier court métrage d'Euzhan Palcy, **l'Atelier du diable**, s'inscrivait tout droit dans cette réappropriation de l'espace rural en montrant les liens entre des enfants et un vieux forgeron, personnage mythique « qui fait peur » à tout un village martiniquais. Ce petit film situe d'emblée l'œuvre d'Euzhan Palcy dans les Caraïbes. On y sent les Antilles forgées par un grand diable, un génie venu tout droit de l'Afrique.

On ne présente plus **Rue Cases Nègres**, le film d'Euzhan Palcy, tiré d'un roman de Joseph Zobel et qui, à sa publication en 1950 (signe révélateur), fut interdit de diffusion aux Antilles. Ce qui est important dans **Rue Case Nègres**, au-delà de l'histoire de José, c'est la filiation très nette qui s'établit et se perpétue avec l'Afrique. Le personnage du vieux Médouze est interprété, avec force, par Douta Sek, le très grand acteur sénégalais. Comme François Migeat dans **le Sang du flamboyant**, mais avec plus de réussite, Euzhan Palcy n'a pas hésité à recourir à un acteur africain. C'est la voix puissante et grave de Médouze qui vient, à l'heure où le rêve se saisit de l'enfant, dire la mémoire de l'Afrique et de l'univers des esclaves révoltés. Médouze, c'est aussi la terre dans sa relation magique à l'homme ; non pas la terre qui opprime et qui brise l'homme par la canne à sucre qu'il faut couper, mais la terre caraïbe qui génère, source de savoir et de poésie.

Rue Cases Nègres, c'est les racines antillaises dites à un enfant qui découvre une culture d'exportation. Au moment où le jeune José va quitter le village pour apprendre le français classique, une voix intérieure (venue des temps immémoriaux) lui confie : « *Que demeure en toi tout ce qui est ton île.* »

Les guerriers arawaks

Bourg la Folie, de Benjamin-Jules Rosette, le dernier film produit à la Martinique, est, lui aussi, fait de ce retour au monde rural. Adapté du roman de Roland Brival, **Martinique des cendres**, **Bourg la Folie** essaie de saisir encore plus nettement le mystère de la naissance des Caraïbes contemporains. La référence aux Indiens Arawaks, premiers habitants des îles, y est très explicite. Thomas l'Eugénie (la figure centrale du film) vit, à certains moments de son existence, la



L'affiche de Bourg-la-Folie de Benjamin J. Rosette.



réincarnation d'un guerrier Arawak de retour sur les terres ancestrales pour réclamer son dû.

Le film trace un trait d'union entre le particulier (le petit village antillais et ses habitants mi-pêcheurs, mi-coupeurs de canne) et l'universel (les Caraïbes et le tiers monde avec leur cortège de misère et de violence).

En utilisant le thème de la folie (mais n'est-ce pas là la désignation « officielle » de la possession ?), la relation collective au conte, à la veillée funéraire appelant au retour intellectuel vers les racines indiennes, Benjamin-Jules Rosette fait œuvre de cinéaste véritablement caraïbe. Il rejoint ce grand mouvement culturel et cinématographique qui, de Cuba à Haïti, en passant par Porto Rico et les Antilles, dit les racines communes. N'est-ce pas là aussi l'héritage d'Aimé Césaire ? « *Pas une touffe de sommeil, pas une touffe de silence qui ne cache un dieu... et les voix me disent que je suis un traître, je ne suis pas un ingrat... je me prosterne, je baisse la tête et le chevreau bêle en mon cœur.* » (Et les chiens se taisaient.)

Une évolution thématique

Bourg la Folie est un film clef pour le cinéma antillais. Moins abouti du point de vue technique, moins grand public que **Rue Cases Nègres**, il n'en est pas moins le premier film qui s'inscrit directement dans une cinématographie régionale caraïbe. Parce qu'il sait se libérer du point de vue thématique de la morale (et des « bons sentiments ») hollywoodien, il peut contribuer efficacement à la naissance d'un cinéma antillais authentique. Avec **Rue Cases Nègres** et **Bourg la Folie**, on peut effectivement dire aujourd'hui : « *Adieu foulards, adieu madras.* » Adieu l'exotisme facile !

Le cinéma antillais, comme le cinéma des Caraïbes en général, n'a pas atteint encore la dimension du cinéma cubain. Ce n'est pas une cinématographie qui s'appuie sur une politique définie, soit par un Etat, soit par une association de réalisateurs. Toutefois, on peut y déceler d'une manière très précise une évolution thématique vers l'univers caraïbe et ce, de par la volonté des auteurs.

Film après film, l'édifice cinématographique antillais s'enchevêtre et se développe. Son lien avec la littérature de la Martinique et de la Guadeloupe assure cette évolution. Si les problèmes économiques du cinéma des Antilles sont ceux du cinéma d'auteur en France, aggravés par la situation héritée de la période coloniale, la volonté des réalisateurs des îles parvient à s'exprimer petit à petit. **Jean-Pierre GARCIA** □

— Société —

LA FEMME EST



L'AVENIR DES DOM

Pondeuse d'esclaves naguère, encore doudou accueillante, mais de toute façon femme et noire, l'Antillaise porte le poids de tous les préjugés.

« **L**a femme a toujours été l'élément stable de notre société et le demeure, tandis que l'homme est un inconstant, un minable ! » Ce propos féministe n'a pas été tenu par une militante d'une association de femmes mais, tout simplement, par un Antillais, guadeloupéen de surcroît, M^e Fred Hermantin, bâtonnier à la cour d'appel à Basse-Terre. Dans son activité, il connaît bien tous les rouages de la société antillaise et tous les maux qui affligent la femme antillaise. Car la doudou des brochures touristiques, à l'œil de velours et à la hanche taquine, ne ressemble en rien à celle qui, chaque jour, affronte les difficultés économiques et lutte pour élever ses enfants et se libérer de l'oppression masculine. L'histoire de la femme antillaise commence lorsque son identité d'Africaine se meurt. Transportée des côtes de son Afrique natale aux rivages d'Amérique,

dans les cales des bateaux négriers, sa conscience et son corps subissent la même meurtrissure : le viol. Le maître esclavagiste ne voit en elle qu'un objet sexuel et une procréatrice chargée de produire de nouveaux esclaves. La pratique du droit de cuissage ne fait pas l'ombre d'un doute. Le maître choisit aussi d'accoupler ses esclaves en fonction de leur force et de leur vitalité, et les sépare ensuite. L'homme-esclave devient un homme-étalon, un être qui doit s'abstenir de tout sentiment. Difficile pour la famille antillaise de se libérer de ce conditionnement cruel imposé par l'esclavage. En effet, aux Antilles, s'est développé un matriarcat qui, toutefois, ne signifie pas que la femme a tout pouvoir sur l'homme. Ina Césaire, ethnologue, fille du poète martiniquais, précise qu'il s'agit, plus exactement, d'un « système matriarcal sous système patriarcal ». Pour Claudie Beauvue-Fougeyrollas (1), il s'agit d'un

matriarcat de substitution, car la femme est contrainte de devenir le chef de famille. Cette situation ne doit pas être généralisée, mais ce mode de vie se trouve très répandu, autant à la ville qu'à la campagne.

Se mettre en ménage

La femme se retrouve donc seule à son foyer pour élever les enfants qu'elle a eus avec un ou plusieurs concubins, lesquels ne les reconnaissent pas forcément. Permissivité des mœurs ? Ce n'est pas l'avis de Denise, jeune femme guadeloupéenne d'une vingtaine d'années, qui, très jeune, a souffert des incartades de son père qui a, jusqu'à ce jour, refusé de lui donner son nom. La mère de Denise a eu huit enfants de cinq pères différents, sans être mariée. L'abandon de chaque concubin la laissait dans une situation toujours plus difficile.

Afin d'échapper à la misère qui la guettait, elle acceptait de se remettre en ménage avec un autre homme qui les mettrait, elle et ses enfants, soi-disant, à l'abri du besoin. Le père de Denise eut trois enfants avec cette femme. Sur les trois, seule Denise ne fut pas reconnue, pour une raison qu'elle ignore toujours. « Je me suis sentie doublement abandonnée. Cela ne m'incite guère à rechercher un compagnon et je préfère vivre seule. » Il ne s'agit pas non plus de libération sexuelle, mais d'un véritable engrenage économique et social, auquel la femme peut difficilement se soustraire, sauf si elle a pris conscience très jeune de cet état de fait. L'adolescente, qui n'a pu continuer ses études, ne songe qu'à avoir un foyer avec des enfants et un mari. Si elle accepte le concubinage, c'est pour mieux se préparer au mariage, un mariage qui devient peu à peu mythique. Dès qu'elle devient enceinte, son compagnon refuse de prendre ses responsabilités et se défile. Pour lui, la preuve de sa virilité est irréfutable ; pour elle, il ne lui reste plus qu'à se débrouiller pour survivre et élever son enfant (2).

Une mentalité d'assisté ?

Peu instruite, elle ne peut qu'exercer des petits travaux peu rémunérés : si elle n'est pas employée de maison, elle est agricultrice et vend elle-même les produits de son jardin sur le marché, domaine réservé des femmes, dont les hommes sont complètement absents. On la trouve aussi vendeuse ambulante. A Pointe-à-Pitre, sur les trottoirs qui bordent les artères principales, elle s'improvise cordonnière, bimbelotière, fleuriste pour quelques bouquets d'anthurium...

Mme George Tarer, maire adjoint de Pointe-à-Pitre depuis 1959, présidente de l'Union des femmes guadeloupéennes, sage-femme et mère de sept enfants, est confrontée chaque jour à la situation dramatique de ces femmes, nombreuses à attendre devant son bureau. « Elles se sentent responsables et sont prêtes à tout pour élever leurs enfants. Pendant l'esclavage, l'enfant appartenait à la mère et non à l'homme. Ces femmes ont une notion de leurs responsabilités que l'on peut aisément qualifier d'historique. »

Afin de les aider sur le plan matériel, les caisses d'allocations familiales leur versent des indemnités, à un taux d'ailleurs bien inférieur à celui de la métropole, ce qui soulève de vives polémiques. Dans les années soixante-dix, période de plein emploi, l'Etat français est accusé de mener une poli-

tique nataliste dans les départements d'outre-mer.

On assiste, il est vrai, à une explosion démographique. La France a alors besoin de bras. Par le biais du BUMIDOM (3), les Antillais s'expatrient. Puis, la crise s'étant installée, les naissances diminuent.

Une anecdote sur ces allocations (4) montre bien l'état d'esprit qui anime la communauté antillaise. Deux femmes s'étaient brusquement fâchées. La première, qui savait que son ex-amie touchait l'allocation femme seule, mais recevait chaque nuit son mari, eut l'obligeance de prévenir la caisse d'allocations familiales. Un contrôle fut effectué en pleine nuit et la supercherie découverte. La coupable se vit supprimer son allocation et fut astreinte à payer une amende.

Quant à la religion, elle pèse lourd sur la condition féminine. Le catholicisme a une forte emprise sur la femme antillaise. Au moment des fêtes religieuses, les églises sont pleines à craquer... de femmes. Religion importée par les esclavagistes, elle s'est bien implantée aux Antilles. Les prêtres ont répandu l'idée que l'Eglise s'était toujours opposée à cette exploitation de l'homme par l'homme. Il semblerait toutefois que, pendant la période de l'esclavage, ils ne soient guère intervenus en faveur des esclaves. Le culte de la Vierge a beaucoup sensibilisé les Antillaises. A cette adoration s'ajoute l'image de la mère et de la fécondité, d'où la réticence qu'elles manifestent à l'emploi de contraceptifs.

Le catholicisme ayant introduit la notion de péché, beaucoup d'Antillaises se trouvent rejetées par cette religion, en raison du concubinage et des enfants qu'elles ont eus hors du mariage.

Une battante

Mais elles n'en gardent pas moins la foi. Alors, elles se tournent vers les sectes qui fleurissent un peu partout aux Antilles, témoignant ainsi du désarroi spirituel qui s'est emparé d'elles. Claudie Beauvue-Fougeyrollas précise que « depuis les années soixante, diverses communautés - Témoins de Jéhovah, adventistes, évangélistes, pentecôtistes -, se sont implantées en Guadeloupe et en Martinique, avec l'aide matérielle des sièges situés le plus souvent aux Etats-Unis ».

Mais, peu à peu, la femme antillaise prend conscience de tous ces problèmes. C'est une battante, comme la qualifie Ina Césaire. Elle lutte avec acharnement afin que ses enfants s'instruisent. Les filles s'intéressent de plus près aux études et travaillent davantage que les garçons. D'après des sources

INSEE, entre 1971 et 1976, en Guadeloupe, deux tiers des filles arrivaient dans le secondaire contre un tiers des garçons. Chaque année, le nombre de filles diplômées est plus élevé que celui des garçons.

« Nous retrouverons les femmes dans tous les créneaux quand notre pays se développera », affirme Mme George Tarer. Elles choisissent d'exercer maintenant des métiers réservés autrefois à la gente masculine. Elles sont médecins, avocates, professeurs, etc. Elles pénètrent, par ailleurs, largement le monde culturel et artistique. Citons Euzhan Palcy, réalisatrice de *Rue Cases Nègres*, Maryse Condé, romancière, dramaturge et critique. A la poursuite de leur identité, elles se préparent à un véritable retour aux sources, à un retour vers l'authenticité culturelle qui passe par l'africanité. Ce mouvement se traduit notamment dans la mode vestimentaire féminine qui s'est créée depuis quelques années à Paris. L'africanisation du style témoigne de l'engouement des Antillaises pour leurs origines, et de leur désir de faire disparaître la déculturation dont elles ont fait l'objet depuis l'esclavage.

Porteuses d'histoire, leur action et le rôle qu'elles auront à tenir à l'avenir seront déterminants pour la société antillaise. Pour Ina Césaire, « on assiste à l'émergence d'une nouvelle femme antillaise : elle est dynamique, c'est le moteur d'une prise de conscience culturelle qui peut déboucher sur une prise de conscience politique ».

Mariette HUBERT

(1) Auteur d'un ouvrage sociologique intitulé *La Femme antillaise*.

(2) 30 % des Antillaises sont mères-célibataires.

(3) Créé en 1963, le Bureau pour les migrations des départements d'outre-mer eut pour principale fonction de diminuer le chômage dans les DOM-TOM en drainant vers la métropole une main-d'œuvre non qualifiée. De mauvaise réputation, il a changé de nom et est devenu, en 1981, l'ANT : Agence nationale pour l'insertion et la promotion des travailleurs d'outre-mer.

(4) Si la mère célibataire peut prouver qu'elle est seule pour élever ses enfants, elle percevra l'allocation orphelin ainsi que les allocations familiales. Si ses revenus sont insuffisants, elle percevra le complément familial si l'enfant a moins de trois ans. L'ensemble de ces allocations est connu sous l'appellation : allocation femme seule.

Bibliographie :

Les Femmes antillaises, de Claudie Beauvue-Fougeyrollas, éditions L'Harmattan.

Sé kouto sel (le Couteau seul), la condition féminine aux Antilles, par France Alibar et Pierrette Lembe-Boy, éditions caribéennes.

Mémoires d'îles, Maman F. et Maman N., Ina Césaire, éditions caribéennes.

Madras, journal de l'Union des femmes guadeloupéennes.

— Révolutions passées —

LIBERTE, EGALITE, CANNE A SUCRE

Hugo a tout fait, même écrire sur les Antilles. Mais il y a loin de son Bug-Jargal à Toussaint Louverture.

La Révolution française n'a pas découvert la question de l'escalavage des nègres, ni celle des colonies. Elle ne les a pas non plus réglées. Des principes, oui. Beaucoup de bonnes paroles. Mais, dans la réalité, beaucoup d'atermoiements et de méfiance.

C'était compliqué, c'est vrai. Il y avait la pression des colons blancs, des choix économiques décisifs, les menaces de l'Angleterre et de l'Espagne. Tout de même, laissons à Marat, peut-être le seul à envisager le problème colonial sous tous ses aspects, le soin de le dire : « Nous vantons notre philosophie et notre liberté, mais nous ne sommes pas moins esclaves de nos préjugés et de nos mandataires que nous l'étions il y a dix siècles. »

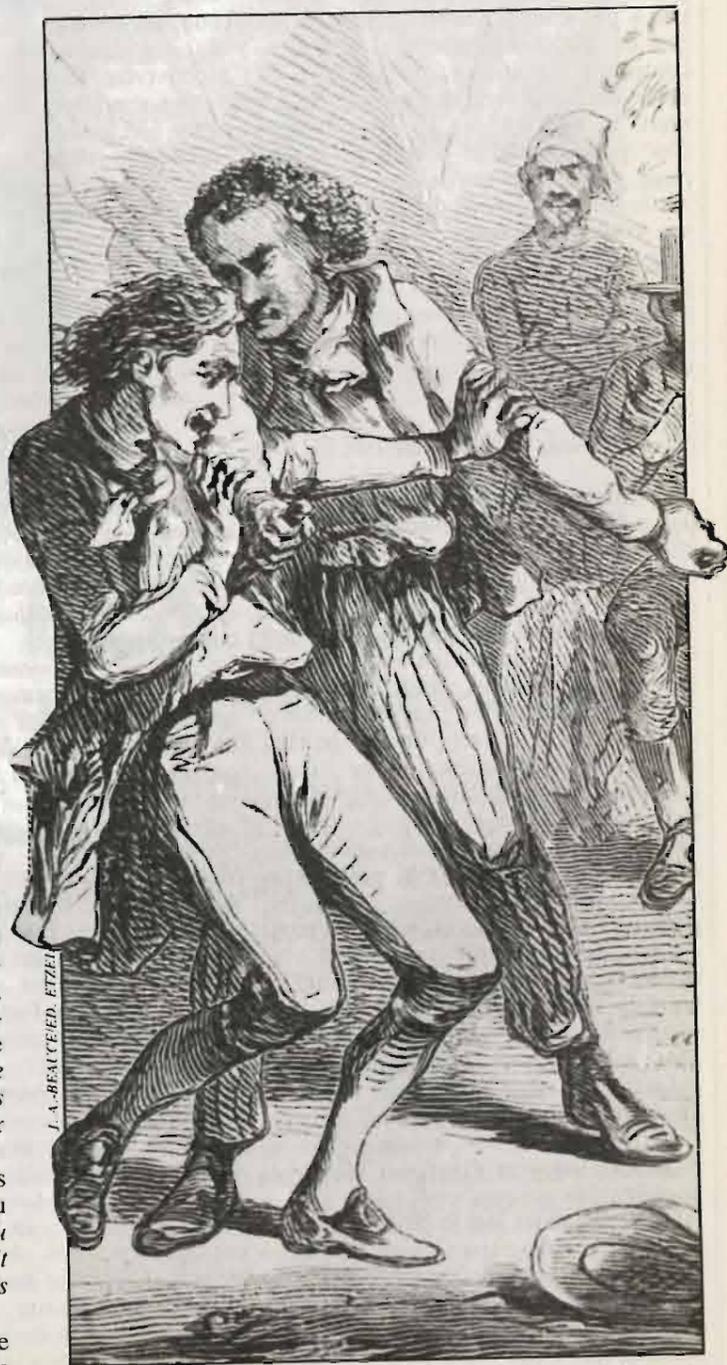
La révolution, ce fut aux Noirs eux-mêmes de la faire. Ils y étaient prêts : « De tous temps prêts, mûris par la souffrance », dira Aimé Césaire. Emeutes, insurrections éclatèrent partout, mais avec des fortunes diverses. A Saint-Domingue, autour de la figure désormais légendaire de Toussaint Louverture, le combat commencé le 22 août 1791 aboutira douze ans après à cette proclamation : « Au nom des Noirs et des hommes de couleur, l'indépendance de Saint-Domingue est proclamée. Rendus à notre dignité primitive, nous avons assuré nos droits. Nous jurons de ne jamais céder à aucune puissance de la terre. » Saint-Domingue devenait Haïti.

Des insurgés grotesques ou terrifiants

Quelque quinze ans plus tard, le jeune Hugo, du haut de ses seize ans, parie qu'il écrira un roman en quinze jours. Il le fait, et c'est à Saint-Domingue, en 1791, qu'il situe l'intrigue de *Bug-Jargal*. Couleur locale, apparente documentation historique, sentiments passionnés, tout y est. Résultat, une vision de la révolution haïtienne qui hésite constamment entre l'approche sentimentale, philanthrope et négrophile, et le sourd mépris pour un peuple constamment renvoyé à l'image repoussoir du sauvage, stupide, superstitieux, cruel. Le héros Léopold d'Averney, demi-lion superbe et généreux marqué par la vie, pense « bien » : « La triste condition des esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître... Nous étions donc obligés de nous borner à soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir. »

Pris dans la tourmente des insurrections, il est alors confronté au monde des esclaves qu'il a jusqu'alors pu éviter : « La disposition naturelle de mon esprit m'avait tenu éloigné des plantations où les Noirs travaillaient. Il m'était trop pénible de voir souffrir des êtres que je ne pouvais soulager. »

Vient la description de ce nouveau monde, celui de l'insurrection. Une figure domine, positive, rivalisant de générosité et d'honneur, celle de Bug-Jargal, décrit pour la première fois de cette édifiante façon : « Je me rappelais,



Le méchant Biassou et ses troupes, dans une édition du XIX^e siècle.

non sans étonnement, l'air de rudesse et de majesté empreint sur son visage au milieu des signes caractéristiques de la race africaine, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses dents sur le noir éclatant de sa peau, la largeur de son front, surprenante, surtout chez un nègre... »

Puis c'est la masse des insurgés, tantôt grotesques (« Dans une autre disposition d'esprit, je n'aurais pu m'empêcher de rire de l'inepte vanité des Noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornements militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes »), tantôt terrifiants, mais toujours crédules et manipulés par leurs chefs.

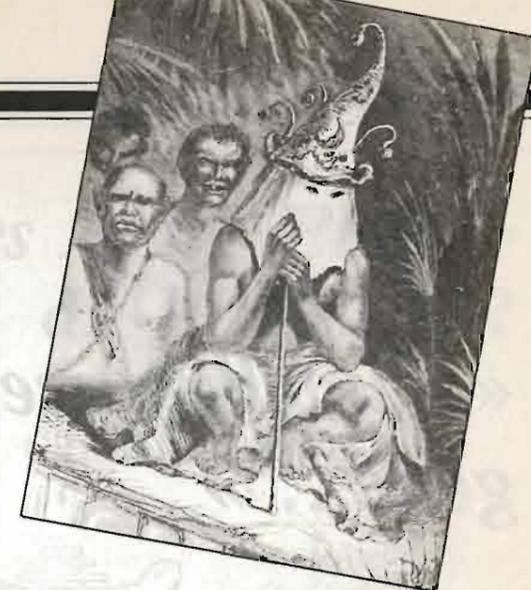
« Toutes les forces des rebelles n'étaient qu'un amas de moyens sans but, et, en cette armée, il n'y avait pas moins de désordre dans les idées que dans les hommes... Ce flot de barbares et de sauvages passe enfin... »

Passé la troupe, viennent les chefs. C'est surtout ici qu'intervient l'apparente documentation historique de l'auteur. Presque tous les chefs historiques sont cités, mais Hugo s'attarde surtout sur Jean Biassou : « Sa figure ignoble offrait un mélange de finesse et de cruauté. » Biassou concentre à lui tout seul toutes les abominations de la nature humaine : fourbe, cruel, cupide, rusé, vaniteux, il exerce néanmoins une fascination sur ses troupes qui ne manquent pas d'impressionner d'Averney.

Ce qui est remarquable, au vu de cette documentation historique, c'est que hormis une note très péjorative, *Bug-Jargal* passe totalement sous silence la figure de Toussaint Louverture, sans qui, précisément, l'insurrection haïtienne ne se serait pas transformée en révolution. Toussaint Louverture, qui fut, pour Césaire, le premier grand leader anticolonialiste que l'histoire ait produit... Sans lui, Biassou et les autres se seraient enlisés dans leur indécision. Il est remarquable qu'Hugo ait préféré inventer un Bug-Jargal que rendre compte d'un Toussaint.

Nous sommes libres, car les plus forts

Pourtant, « Toussaint, à travers toutes les étapes intermédiaires et les compromis imposés par le développement historique, ne perdit jamais de vue le but final : la libération des nègres. (1) » C'est à la stratégie qu'il applique, à sa ténacité politique que l'on doit le décret du 4 février 1794, qui déclare « l'abolition de l'esclavage érigé en principe général, valable pour toutes les colonies ». Décret qui d'ailleurs restera lettre morte pour tous, sauf à Haïti (2). C'est aussi à lui qu'Haïti, et elle seule, doit d'avoir résisté à toutes les tentatives, notamment à celle du Consulat, pour revenir sur cette victoire : « Ce n'est pas une liberté de circonstance concédée à nous seuls que nous voulons, c'est l'adoption absolue de principe que tout homme, né rouge, noir ou blanc, ne peut être la propriété de son semblable. Nous sommes libres aujourd'hui parce que nous sommes les plus forts. Le consul maintient l'esclavage à la Martinique et



à Bourbon (3), nous serons donc esclaves quand il sera le plus fort. »

Toussaint Louverture n'ira pas jusqu'au bout du chemin, mais c'est lui qui l'a tracé. Parmi ses successeurs, Henri Christophe, devenu le général Christophe. L'indépendance conquise, une autre histoire commence, qu'Aimé Césaire raconte dans la *Tragédie du roi Christophe* : « Je demande trop aux hommes ! dit Christophe. Mais pas assez aux nègres, dame. S'il y a une chose qui m'irrite, c'est entendre nos philosophes clamer... que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni Blancs, ni Noirs. C'est penser hors du monde, Madame... A qui fera-t-on croire que tous les hommes ont connu la déportation, la traite, l'esclavage, le collectif ravalement à la bête, le total outrage ? (...) Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres : plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme... C'est d'une remontée jamais vue que je parle, et malheur à celui dont le pied flanche ! (4) »

Le Bug-Jagal de papier de Hugo est contemporain du Toussaint Louverture de chair et d'histoire. Mais entre un Noir qui aurait pu être blanc, et des nègres qui ne sont pas assez noirs, il y a plus que les quelque cent cinquante ans séparant les deux auteurs.

Catherine HELBERT

- (1) *Toussaint Louverture*, d'Aimé Césaire, éd. Présence africaine.
- (2) Voir à ce sujet *Le siècle des Lumières*, d'Alejo Carpentier, éd. Folio.
- (3) Actuellement, l'île de la Réunion.
- (4) *La Tragédie du roi Christophe*, d'Aimé Césaire, éd. Présence africaine.

VITE, JE M'ABONNE A DIFFERENCES

160 F (1 an) 90 F (6 mois) 200 F (soutien)

Nom : Prénom :

Adresse :

Bulletin dûment rempli à retourner, accompagné d'un chèque, à :

Différences, service abonnements
89, rue Oberkampf, 75011 Paris

1 an étranger : 190 F ; chômeur et étudiant : 140 F.

JUIN

1 au 30 juin, sessions du **Séminaire national de formation de formateurs en langue berbère**, sous la direction de Yahia Djafri, à Créteil. Paris et Saint-Ouen. Rens. : 223.58.22.

1 au 23 juin, reprise de l'exposition consacrée à **Atlanta** à l'espace de la Coupole, à la Défense. Rens. à la Maison des cultures du monde, 586.58.29.

2 au 17 juin, Rencontres internationales **Théâtre enfance jeunesse**, au théâtre des jeunes années à Lyon. 14 compagnies, 17 spectacles. Rens. : (7) 864.14.24.

3 au 7 juin, l'atelier de théâtre musical populaire de Villeurbanne présente sa troisième création, **Renart**, d'après le roman de Renart. Rens. : (7) 885.79.97.

3 au 8 juin, **II^e Festival inter-culturel** de l'université de Paris VIII, Saint-Denis. Musique, cinéma, débats. Rens. : 821.63.64, poste 16.37.

5 juin à 14 h 30, traditionnelle **fête des enfants du Mont-Mesly**, placée cette année sous le signe du Moyen Age. Rens. à la MJC du Mont-Mesly, 377.58.60.

5 Au lycée de Vilgénis, colloque **Informatique et Ecole**, réunissant des enseignants et toutes personnes concernées. Rens. : 078.37.34.

6 au 29 juin, peintures et aquarelles de **Caroline Sagot-Duvaurox**, galerie Monique-Picard, cité Derrière 15, 1005 Lausanne. Tél. : 021.20.79.28.

7 et 8 juin, forum jeunes organisé par l'association Ecume à Marseille, sur le thème : **Cinéma et vidéo en Méditerranée**. Rens. : (91) 50.60.18.

7 au 22 juin, **Turbulence**, un spectacle interprété par des adolescents élèves de collèges et lycées du XX^e arrondissement, au TEP à Paris. Rens. : 364.94.94.

8 et 9 juin **Congrès du MRAP** à Pantin avec, pendant la soirée du samedi, un concert du groupe Apartheid not. Rens. : 806.88.00.

12 au 15 juin, **Shimizu Yasuaki**, saxophoniste japonais, se produit au théâtre de la Bastille. Un mélange étonnant de standards du jazz et de japo-

naiseries. 76, rue de la Roquette, 75011 Paris. Rens. : 357.42.14.

12 au 26 juin, dans le cadre du festival du Marais, la **Légende des siècles**, de Victor Hugo, dite et chantée sur une musique écrite pour synthétiseurs, dans la cave gothique de l'Hôtel de Beauvais, 68, rue François-Miron, 75004 Paris. Rens. : 887.74.31.

13 Jusqu'au 10 juillet, **Art et musique à l'espace AGF**, avec la participation de Arrigoni Neri, Alain Gauthier, Henri Guédon, etc. Rens. : 244.11.22.

14 juin à 20 h 15, **Elles se sont fait couper les cheveux**, un spectacle qui veut montrer quelles images donnent des femmes dans les chansons écrites entre les deux guerres. Centre d'animation Mathis. Rens. : 241.50.80.

18 au 21 juin, colloque organisé à Toulouse par l'université de Toulouse Le Mirail et la Fédération des œuvres laïques. Thème : **L'interculturel en éducation et en sciences humaines**. Rens. au CPRS, Université de Toulouse Le Mirail, 109 bis, rue Vauquelin, 31058 Toulouse Cedex.

21 A Alençon, **Soirée tzigane** en plein air dans le cadre de la Fête européenne de la musique. Avec Jarko Jovanovic Jagdino et le groupe Jagdine. Rens. : à la mairie.

22 A 20 heures, concert du groupe antillais **Kassav** au Zénith. Rens. à la salle.

22-23 juin, cinquième **Mousssem de l'immigration marocaine en Europe** à Gennevilliers, parc des loisirs, Rens. : ATMF, 793.85.30

24 au 30 juin, dans le cadre du **festival de Mâcon**, rencontre avec des troupes de personnes âgées et des troupes de personnes handicapées. Rens. : (85) 38.08.38.

28 Départ du train spécial pour la **fête de l'Europe** organisée à Milan à l'occasion du Conseil européen des Chefs d'Etat et de gouvernement. Rens. : 246.25.71.

28 et 29, concerts d'Henri Guédon au Puy (63) avec sa grande formation et l'ensemble choral d'Auvergne. Rens. à la mairie.

30 Dernière limite pour voir le spectacle de **l'Atelier dramatique du Théâtre noir** autour du conte et de la musique des Antilles. Les mercredis et samedis à 15 heures. Rens. : 322.20.24

JUILLET

1 au 12 juillet, **session d'arabe maghrébin** organisée par Alphatis-Maghrébin à Paris XVIII^e. Rens. par écrit au 27, rue de Chartres, 75018 Paris.

3 au 6 juillet, stage du GFEN à Grenoble : **Pas de technologie, pas de science sans fiction**. Rens. : Yves Béal, (74) 96.20.45.

5 au 22 juillet, la Compagnie Alain Timar présente son nouveau spectacle, **Brisure** au festival d'Avignon. Rens. : (90) 85.52.57.

7 au 31, **l'année de l'Inde au festival d'Avignon**, en particulier « le grand Mahabharata » monté par Peter Brook. Rens. : 874.59.88.

15 au 20 juillet, le Centre Saint-Dominique et l'ACAT organisent à l'Arbresle, près de Lyon, une session sous le titre : **Une éducation pour les droits de l'Homme**, avec les professeurs Aubert, Collagne et Massarenti, et Maître Guy Aurenche. Rens. : 329.88.52.

22 au 7 août, stages de football dans des camps de vacances organisés par l'association le **Football - la Vie**, à Saint-Brieuc. Rens. : (96) 78.07.09.

27 **Concert de Giovana Marini**, dans le cadre des musiques populaires d'Italie présentées à la Chartreuse de Ville-neuve-lez-Avignon. Rens. : (90) 82.67.08.

AOÛT

10 au 18 août, reprise du festival de Hédé, annulé en 1984. Création de **Alice au pays des merveilles**, ballet-théâtre. Rens. : (99) 45.47.03.

ET ENCORE

L'ANT propose à toute association désireuse de faire connaître la réalité des Dom-Tom une exposition gratuite sur ce sujet. S'adresser aux directions générales de l'ANT ou au siège parisien service information. Relations culturelles et associatives. Tél. : 277.60.20.

ENFANTS DEFAVORISES Le Secours populaire lance une opération « pour envoyer les gosses au soleil » : il s'agit, pour ceux qui partent en vacances, d'accepter d'emmener avec eux un enfant de famille éprouvée par la pauvreté ou le chômage. Rens. : 278.50.48.

D'autre part, l'Association médicale franco-palestinienne organise des parrainages en direction des enfants qui sont dans les camps de réfugiés au Sud-Liban. Rens. : 530.12.08, les mardis, jeudis et samedis après-midi.

JEUX DE MASSACRES. Spectacle créé par l'Association théâtrale des enfants du quartier (18^e) et MRPA-Solidarité ; le 9 juin, 12 h, square Villette, le 21, 21 h, place E.-Gaudot et le 25 à 20 h 30 devant Beaubourg.

LE PETIT RUSSE DE POCHE

N. Pogarieloff
Agrégé de russe

Ce livre illustré de 224 pages est destiné aux auto-didactes et à ceux qui veulent s'initier à la langue russe d'une façon rapide, pratique et intelligente. Cinquante dialogues ayant trait à la vie courante, un mémento grammatical et un lexique russe-français et français-russe composent cet ouvrage. A signaler : la partie grammaticale intégrée à tous les chapitres pour une étude rationnelle de la langue.



(livre 50 F, cassette 110 F + 9,50 F de port. Commandes à envoyer à Pogarieloff, 25, chemin de la Carronnerie, 38240 Meylan).

Premier épisode d'un conte d'Odile Hombert

La Bleu
d'après un conte de Lafcadio Hearn

Il y avait une petite fille appelée Totoye. Ses parents étaient pêcheurs. Elle avait aussi un petit frère nommé Ibo et que sa maman préparait tant il était mignon. Chaque jour ils devaient chercher de l'eau dans deux petites cabasses.

Mélas, il avait beaucoup plu et il était difficile de trouver de l'eau claire...

Totoye savait qu'une fessée l'attendait à la maison. Ibo, malin et gâté, y échappait toujours...

Tu Chantaras : "La Bleu, la Bleu, vini pou moi armen ou La Bleu, la Bleu, pou moi carressé ou et je viendrai"

Une fois, Totoye versait de grosses larmes au bord de la mer. Soudain...

PLA, PLA, PLAPP... c'était un beau Poisson!

N'ait pas peur on m'appelle "La Bleu", à cause de ma couleur. Ta peine m'a touché. Je t'aiderai si tu veux bien m'aider et garder le secret. Chaque matin, à ton appel, je serai là!...

la Bleu plongea

Tôt, le lendemain laisse moi, Ibo!

Mais Ibo se fait calmer et insiste...

La Bleu! Je saurai ça!...

il fit un petit trou dans la mer et ramena un coquillage plein d'une eau aussi pure que le cristal. A demain, Totoye!...

GIFCO

DES ÉQUIPES DE PROFESSIONNELS RÉPONDENT A VOS BESOINS

- mobilier et agencement de vos locaux
- fournitures de bureau
- informatique et bureautique
- matériel et fournitures d'imprimerie
- matériel et équipements de sport



GIFCO

28, rue pasteur 94800 villejuif tél. : 677. 22.60



LA BAGAGERIE
Signe la Mode du Sac

12 RUE TRONCHET - 742.53.40
41 RUE DU FOUR - 548.85.88
74 RUE DE PASSY - 527.14.49
TOUR MONTPARNASSE - 538.65.53
PARIS

LYON - LA PART-DIEU
NEW-YORK - 727 MADISON AVENUE
TOKYO - 5-5 GINZA

Fabricants de Bonneterie

- POUR VOS FILS CLASSIQUES ET FANTAISIE
- POUR VOS BOBINAGES A FACON

Société MARJOLAINE

93, quai de Valmy Tél 206-94-73
PARIS-10^e 607-32 80
Dépositaire des Ets DELMASURE
(laine peignée Nm 2/28, 1/28, 1/40)

LE COLLECTIF DE DIFFUSION VOUS PROPOSE

animer
mon village, mon pays

Le bagage des acteurs du développement en milieu rural.
6 numéros par an.
Tarif : 100 F.

ALTERNATIVES ECONOMIQUES

Journal d'information critique sur l'actualité économique et sociale
Dossiers pédagogiques et enquêtes sur les expérimentations sociales.
7 numéros par an.
Tarif : 75 F.

AUTOGESTIONS

Revue internationale. Pratiques alternatives, mouvements sociaux et créations culturelles : des utopies aux expérimentations.
4 numéros par an.
Tarif : Individuel : 145 F.
Institution : 180 F.

LES CAHIERS
DE L'ANIMATION

Action culturelle, animation, éducation populaire, pratiques et réflexions.
5 numéros par an.
Tarif : 195 F.

UCS les cahiers d'éducation civique

Publication pour la formation, l'information sur la vie civique, économique et tous sujets d'actualité.
4 numéros par an.
Tarif : 100 F.

LE CONTREPIED

Un outil pédagogique et de réflexion sur le football et son environnement.
4 numéros par an.
Tarif : 100 F.

Correspondance municipale

Informations, analyses et synthèses mêlant le technique et le politique, outil de travail indispensable à tous ceux qui interviennent dans la vie locale.
10 numéros par an.
Tarif : Individuel : 190 F.
Institution : 230 F.

Différences

Un magazine consacré à la lutte contre le racisme - Un outil indispensable pour s'y retrouver dans la France pluri-multi-interculturelle.
11 numéros par an.
Tarif : 160 F.

DES INFORMATIONS DES OUTILS DE FORMATION A DES CONDITIONS PARTICULIEREMENT AVANTAGEUSES

ECONOMISEZ 20 A 30 % EN GROUPANT VOS ABONNEMENTS

l'école des parents

Des réponses à vos problèmes quotidiens (petite enfance, adolescence, couple, scolarité, loisirs, etc.). Une information sérieuse et une réflexion.
10 numéros par an.
Tarif : 194 F.

éducation permanente

Tous les aspects de la formation des Adultes.
5 numéros par an.
Tarif : 240 F.

fonda
lettre d'information

Questions d'actualité ayant une incidence sur la vie associative. Réflexions et propositions pour la promotion de la vie associative.
8 numéros par an.
Tarif : 310 F.

POUR

La société en mutation : Information, Education populaire, milieu rural, associations.
6 numéros par an.
Tarif : 260 F.

- Animer mon village, mon pays
- Alternatives économiques
- Autogestions
- Les Cahiers de l'Animation
- Les Cahiers d'Education Civique
- Le Contrepied
- Correspondance Municipale
- Différences
- L'Ecole des Parents
- Education permanente
- Fonda, lettre d'information
- Pour

BONNE COMMANDE

Mme, M. : _____
Organisme : _____
n° _____ rue : _____
Ville : _____
Code postal : _____ Bureau distributeur : _____

S'ABONNE A :

<input type="checkbox"/> 1 Revue	<input type="checkbox"/> 2 Revues	<input type="checkbox"/> 3 Revues	<input type="checkbox"/> 4 Revues
Net à _____ F.	_____ F.	_____ F.	_____ F.
Payer _____ F.	+ _____ F.	+ _____ F.	+ _____ F.
Total : _____ F.	+ _____ F.	+ _____ F.	+ _____ F.
Remise - 20 % : _____ F.	Total : _____ F.	+ _____ F.	+ _____ F.
Net à _____ F.	Remise - 25 % : _____ F.	Total : _____ F.	+ _____ F.
Payer : _____ F.	Net à _____ F.	Remise - 30 % : _____ F.	+ _____ F.
	Payer : _____ F.	Net à _____ F.	Payer : _____ F.

(* Remplir la formule choisie)

Chèque à joindre à l'ordre de C-D. FNEPE Service
A retourner à Collectif Diffusion - FNEPE Service
5, Impasse Bon Secours - 75011 Paris

(* Cocher les revues choisies)



Pour les médicaments, la vitesse c'est la vie.

Quand il y a urgence, il y a le SERNAM,
et son service Express.

Le Service National des Messageries
de la SNCF supprime le temps perdu
dans les embouteillages : il va droit au cœur
de la ville, là où vous l'attendez.

Grâce à une sélection des 100 meilleurs trains,
TGV inclus, le SERNAM propose
la plus grande rapidité d'acheminement
à destination de 600 localités.

Un flacon de sérum, une pièce de rechange,
une cassette... de quelques grammes
à plus de cent kilos :
le SERNAM calme l'impatience. (766.52.74).

Merci Sernam
SNCF